LE

PRISONNIER CHANCEUX.

Paris. — Imprimerie SCHNEIDER ET LANGRAND, rue d'Erfurth, 1



LE

PRISONNIER

CHANCEUX,

PAR

A. DE GOBINEAU.



PARIS,

CHEZ LOUIS CHLENDOWSKI,

8, RUE DU JARDINET.

—

1847



LA DESTINÉE COMMENCE A PLAISANTER PLUS AGRÉABLEMENT AVEC JEAN.



XII

Pierrot avait également reconnu l'officier protestant ; mais pour son bonheur, ce fut avant que cet ancien chef n'ait eu le temps de le regarder, absorbé qu'était le très heureux César de Bourbet dans

la contemplation de son prisonnier ressaisi.

Pierrot, sachant trop bien que la désertion de ses hommes, le jour de la bataille près de Lectoure, n'était pas un cas à oublier, et craignant pour son cou, se hâta de profiter du moment de répit qui lui était accordé, et laissant là son maître, se perdit dans la foule et disparut.

Pour Jean, avant qu'il n'ait pu trouver la force de prononcer un seul mot, le capitaine l'avait déjà présenté aux gentilshommes qui se trouvaient présents.

— Monsieur de Mergey, monsieur de Balard, permettez-moi de vous faire faire connaissance avec un jeune sei-

gneur gascon rempli de bravoure et d'esprit. Je vous ai raconté déjà la manière toute ingénieuse dont il s'était débarrassé de ma garde; soyez témoins aujourd'hui de la façon non moins merveilleuse dont il m'est rendu!

— Mais, capitaine, s'écria Jean plutôt pour parlementer qu'avec espoir de réussir, de quel droit me reprenez-vous aujourd'hui? Ne suis-je pas dans une ville royale?

— N'êtes-vous plus catholique, mon cher seigneur? répondit Bourbet.

— Si fait et de tout mon cœur, repartit Jean.

— Eh bien, nous voilà tous bons protestants, dit Bourbet, officiers et soldats,

tout est huguenot ici, la ville est nôtre, toute royale que vous la disiez, et à moins que votre bras ne nous mette en pièces comme faisait Roland des armées turques, il faut que vous vous rendiez.

Ce discours était d'une logique à laquelle on ne pouvait rien reprendre. Jean baissa la tête.

— D'ailleurs, continua Bourbet, il ne faut pas vous chagriner. Nous sommes ici fort à l'aise, et nous menons ici agréable vie. Vous dînerez avec moi, coucherez dans ma chambre, et je vous mènerai aux belles assemblées.

— M. le comte de La Rochefoucauld sera charmé de vous voir, dit M. de Mergey.

— Nous jouerons au lansquenet, dit M. de Balard.

— Et je vous conduirai aujourd'hui chez une dame de votre connaissance, chez une belle veuve dont la vue ne vous déplaira pas.

— Une veuve, dit Jean, après avoir rougi au nom de *belle dame*. Si vous voulez parler de madame de Peyrecave, elle n'est pas veuve.

— Si fait, son mari a été tué dans une rencontre par un Suisse. La douleur sied à ravir à la divine Corisande. Mais venez, venez, il faut avant tout que je vous présente à M. le comte de La Rochefoucauld, qui nous commande ici.

Il n'y avait pas à résister, et Jean

trouva plus à propos de paraître gai, et de ne pas faire le maussade. Il avait grandement raison. La mauvaise humeur, outre qu'elle ne vous fait pas des partisans, glace et paralyse singulièrement l'esprit, tandis que la gaîté, au contraire, conserve l'espérance, aiguise l'imagination, l'échauffe doucement, et fait toujours éclore une couvée de projets et d'entreprises dont l'une finit toujours par réussir.

Ce fût comme en triomphe, que les gentilshommes protestants amenèrent leur captif dans la chambre de M. le comte. Ce grand seigneur, qui était alors un des chefs les plus importants du parti, venait d'être battu avec le gros de l'armée à la bataille de Dreux, et il s'était retiré sur Beaumont.

Comme le présent livre n'a rien à débattre avec les grandes affaires de la politique, il nous convient de laisser de côté toutes considérations de haute portée sur le personnage devant lequel nous nous trouvons, et de dire seulement qu'il reçut notre héros avec la courtoisie qui lui était habituelle.

Il confirma les dires du capitaine Bourbet en donnant au prisonnier la ville pour geôle, et il l'engagea seulement à ne pas manquer de se présenter chaque jour à son lever et à son coucher.

— Je suis sûr, monsieur, dit pour terminer M. le comte, que vous finirez par goûter nos opinions, et qu'un jeune homme si sage et si judicieux que vous

l'êtes, ne peut manquer de devenir notre ami.

Jean se contenta de saluer à ce compliment, et Bourbet, et Mergey, et Balard l'emmenèrent en leur logis. Il faut dire *leur*, car ils demeuraient tous trois dans deux chambres contigües, la ville étant pleine de troupes et les logements introuvables.

— Mon bon monsieur, dit Bourbet, vous allez donc vivre avec nous! Je ne vous demande pas votre parole de ne pas chercher à vous enfuir ; je vous connais entêté et vous ne me la donnerez pas. Mais je vais vous dire, pour que vous ne fassiez pas quelque tentative ridicule, toutes les précautions que nous avons prises pour vous garder. D'abord, un de nous trois jouira constamment de

l'honneur de votre conversation; puis il y aura toujours deux factionnaires sous vos fenêtres, puis votre signalement est déjà donné aux portes de la ville, et comme vous viendrez tous les jours avec nous assister aux manœuvres, il ne sera bientôt plus un soldat qui ne vous connaisse et ne vous surveille. Êtes-vous content?

— Enchanté! répondit Jean; combien de temps durera cette aimable situation?

— Jusqu'à ce que nous ayons rejoint M. l'amiral, ce qui ne peut tarder plus de quinze jours, car nous ne comptons pas vivre et mourir ici.

— Ma foi, monsieur, je vous l'avoue, je suis si fatigué de la vie que je mène

depuis quelque temps, et j'apprécie tellement votre compagnie, que je me résouds à rester quinze jours avec vous. Je vous donne ma parole d'honneur de ne pas chercher à vous quitter d'ici-là.

— Ouais ! répliqua Bourbet, le prenez-vous sur ce ton? Je ne vous cèderai rien en courtoisie; vous aurez une chambre à vous seul, car je vous donne la mienne. Je coucherai chez ces messieurs, et vous ferez, du reste, comme vous l'entendrez. Souvenez-vous seulement que nous irons à midi chez la belle Croisande.

Si Jean s'était soumis de bonne grâce à sa captivité, c'était pour l'amour du collier de madame Diane uniquement. A toute force, il fallait qu'il tirât de sa

cachette ce précieux bijou, car il ne pouvait songer à garder ses bottes constamment, d'autant plus que sa promenade nocturne avait mis l'habit du capitaine Brantôme dans un état non moins triste que son prédécesseur. Si quelque espion avait toujours dû être à la suite de Jean, impossible de changer l'écrin de place; se montrer docile, c'était esquiver les difficultés les plus pressantes.

— Quinze jours sont bientôt passés, marmotta notre héros en soupirant.

M. de Mergey et le capitaine firent venir un tailleur et l'habit de Brantôme fut bientôt remplacé.

Jean demanda la permission de faire

sa toilette et même celle de se reposer jusqu'à midi. Il était neuf heures. Deux heures de sommeil étaient indispensables, dit-il, pour réparer un peu les forces qu'il avait perdues à courir toute la nuit devant des protestants qui voulaient le prendre. On rit beaucoup de cette fuite et de son résultat, et on laissa le malheureux voyageur.

Jean, lorsqu'il se trouvât seul, commença par reconnaître comment sa chambre était disposée et si personne n'y était caché ou ne pouvait s'y cacher.

C'était une vaste pièce carrée, avec une grande cheminée, et de profondes armoires. Du reste, peu de meubles pour accompagner un grand lit qui aurait contenu aisément cinq personnes. Il n'y

avait qu'une unique fenêtre donnant sur une ruelle et une seule porte, celle de la chambre des trois gentilshommes. Jean en conclut que son collier était assuré contre les surprises.

Après cette reconnaissance, Jean s'empressa de découdre le haut de ses bottes et d'en tirer l'écrin; il le serra dans le fond d'une des armoires dont il leva la boiserie avec la pointe de son poignard, puis il se coucha.

Inutile de dire qu'il ne dormit point; ce n'est pas toujours un bon soporifique que l'inquiétude, bien que plusieurs grands personnages, à ce que dit l'histoire, n'aient jamais si bien dormi que lorsque leur fortune leur donnait lieu de douter de l'avenir le plus prochain.

A midi, Jean fut appelé à grands cris par ses trois compagnons.

— Allons, monsieur, lui disaient-ils à travers la porte, il est temps de nous lever. Les dames attendent! Je parierais toute la ville de Beaumont contre un dîner chez le More, qu'elles savent déjà que nous avons un galant cavalier de plus à leur offrir.

Jean s'habilla, vint se regarder dans un miroir de poche que lui prêta Balard et se trouva même suffisamment relevé (il ne manquait pas d'amour-propre comme on sait), pour se présenter devant Corisande. Il était fort préoccupé de cette rencontre.

Il avait pourtant bien des soucis; d'abord, ce maudit collier; puis, si l'on

soupçonnait que pendant l'intervalle de sa fuite à sa reprise, il avait eu des communications avec un officier catholique, que de questions, que de soupçons !

Il n'était déjà que trop extraordinaire de le retrouver à Beaumont après l'avoir perdu dans l'Angoumois, et c'était tout au plus si l'histoire qu'il avait composée à ce sujet avait pu trouver créance ! Enfin, la position était hérissée de difficultés et Jean se fâchait un peu en lui-même contre l'imagination galante et courtisanesque du seigneur de Brantôme.

Dans une telle disposition d'esprit, il fallait beaucoup de bonne humeur naturelle pour se sentir l'imagination égayée par l'idée d'une visite.

Jean aurait préféré, sans doute, retrouver Corisande dans une autre occasion, plus heureuse pour lui ; mais enfin, il la retrouvait et c'était charmant. Non pas que dans sa pensée M. Jean en fût amoureux le moins du monde! Grands dieux! non! Il éprouvait, et voilà tout, un certain attrait, un certain penchant, un certain sentiment, le tout indéfinissable, qui cadrait à merveille avec sa fidélité pour Magdelaine, ne le blessait en rien, et rendait seulement précieux à l'heureux jeune homme la vue de la belle, de la ravisante sœur de feu Gaspard Lescout.

Aussitôt que Jean fut habillé, ses trois amis l'emmenèrent et on arriva dans une belle et grande maison, celle de M. le comte, où se réunissaient les belles

dames protestantes venues soit des environs, soit d'autres parties du royaume, à la suite de leurs maris.

L'assemblée était nombreuse. La comtesse de Roussy, seconde femme de M. de La Rochefoucaud, celle-là même qui mourut en 1574 d'une maladie d'estomac, s'étonnant très fort qu'avec soixante mille livres de rente, elle pût mourir de faim; madame de Roussy, disons-nous, faisait les honneurs de la maison.

Au nombre des beautés qui l'entouraient, Jean n'en remarqua qu'une seule, comme de juste, et rougit très fort, encore plus fort que lorsqu'il avait appris la présence à Beaumont d'un personne aussi belle.

Les trois huguenots amenèrent leur

captif devant madame de Peyrecave.

— Madame, dit Balard, voilà un esclave qui vient reprendre la chaîne que lui avaient donnée vos beaux yeux.

— Je suis charmée de le retrouver, dit Corisande d'un air très oublieux de la mort de son frère Gaspard; je suis charmée de le revoir et je ferai ce qui se pourra pour rendre sa position plus douce.

Elle fit place à Jean à côté d'elle, et elle commença à l'interroger, à lui répondre, à le plaisanter, à rire, à se douloir, à parler de mille sujets et encore, enfin, pour tout dire en un mot, à l'ensorceller. Outre qu'elle avait les plus beaux yeux du monde, les mieux fendus et les plus parlant, elle savait s'en servir

avec un art infini, et Jean était étourdi, ébloui, fou, lorsque Mergey vint le chercher pour se mettre au jeu.

Il voulait d'abord refuser; mais Corisande le supplia tout bas de ne pas rester auprès d'elle. — Vous feriez jaser les méchants!

— Rendez-moi ce service de vous en aller, ajouta-t-elle en riant, et elle accompagna ces paroles d'un regard qui porta le désordre dans le peu de raison que Jean avait conservé.

Corisande se leva et prenant le bras d'une autre dame debout à quelques pas d'elle, elle alla rejoindre la comtesse.

— Allons, monsieur, dit Mergey, il

est bon certainement d'être amoureux, et avant mon mariage, je n'y manquai jamais; cependant il ne faut pas ne penser qu'à cette seule distraction, car plusieurs en ont perdu l'esprit.

Jean répondit avec un sérieux qui annonçait une âme très émue :

— Je vous jure, monsieur de Mergey, que je ne suis pas amoureux du tout, ayant logé mon cœur en d'autres quartiers ; mais je ne puis nier que madame de Peyrecave ne soit la plus spirituelle, la plus étonnante, la plus merveilleuse femme que j'ai vue, à l'exception d'une seule!

— Cette seule là me fait bien l'effet, répartit Mergey, de perdre de son terrain, et je ne lui donne pas deux jours

pour n'avoir plus un pouce de propriétés dans votre cœur; allons jouer.

— C'est en quoi vous vous trompez très fort, s'écria le jeune homme, qu'un pareil doute mit immédiatement en colère. Jamais je n'aimerai madame Corisande, et si j'y songeais jamais, je veux bien que tous les plus beaux diables viennent par charretées à Beaumont pour me tordre le cou!

— Allons, allons, calmez-vous, monsieur, et asseyez-vous là; le lansquenet, vous allez le voir, n'est pas une plus mauvaise chose que la conversation d'une dame. Voilà des cartes, et faites attention, car nous jouons gros jeu.

Jean tira de sa poche la bourse que

lui avait donnée Brantôme et commença une partie.

Il donnait et prenait les cartes machinalement; sa tête était ailleurs. Dans cette âme méridionale, il y avait une véritable bourrasque où tous les sentiments tourbillonnaient sous le souffle impétueux d'un sentiment que le jeune homme s'acharnait à ne pas reconnaître.

Il se persuadait à lui-même que ce qu'il éprouvait n'avait jamais été senti ; c'est le propre des jeunes êtres, que de donner ses découvertes pour toutes neuves et d'imaginer que le monde est né avec eux.

Il se confirmait à lui-même tous les serments qu'il avait faits à Magdelaine et

n'en cherchait pas moins dans la salle les regards de Corisande.

Dans une agitation extrême, il étouffait; les yeux de la ravisante veuve rencontraient souvent les siens et y jetaient des rayons brûlants; tout à la fois le plus heureux, le plus embarrassé, le plus ému et le plus constamment et inébranlablement fidèle de tous les amants de l'univers, et il ne savait plus où il en était.

Et pendant ce temps, le jeu allait son train, et la fortune, par un incroyable caprice, s'occupa à le favoriser. Il savait à peine quelles cartes étaient dans sa main, il les jetait les unes après les autres sans les regarder; mais quoi! le hasard s'était assis à son côté et guidait son choix. Ce qu'il faisait était précisément

ce qu'il fallait faire ; il n'était pas de si mauvaises cartes dont il ne tirât bon parti, et tandis qu'il suivait du coin de l'œil et de toute son âme les mouvements de Corisande, il gagnait, gagnait toujours et mettait tout le monde à sec.

Bourbet et plusieurs autres avaient déjà quitté la place complètement dépouillés; Balard fut chassé à son tour et Mergey de même ; enfin le comte de La Rochefoucauld perdit trois cents pistoles. Le jeu finit et Jean mit dans ses poches quelque trois mille écus, dépouilles opimes des hérétiques.

Il était chargé comme un marchand qui va faire ses emplettes et ne savait que faire de son or. On riait des plaisanteries qu'il faisait à ce sujet et on liait des parties pour le lendemain.

Toutes les dames trouvèrent ce jeune vainqueur fort à leur gré, et Corisande lui témoigna, autant que les bienséances le permettaient, toute la bienveillance dont elle était animée pour lui.

De Gaspard Lescout, il n'en avait pas été dit un mot; de Pierre, pas davantage; Jean ne crut pas devoir parler des deux vieilles circonstances désagréables de sa connaissance avec madame de Peyrecave, qui, de son côté, ne sembla nullement vouloir donner à l'entretien une tournure lugubre.

Le jeu, les devis, avaient duré fort longtemps, et on ne se sépara qu'après souper.

Jean rentra dans son logis avec ses trois compagnons et chargé de son trésor.

— Messieurs, dit-il, j'espère que vous ne m'en voulez pas de l'heureuse chance que j'ai eue aujourd'hui ; ce que j'ai gagné, je le perdrai sans doute demain, et si ce n'est demain, ce sera après, car je me décide à vous donner revanche jusqu'à la dernière pistole. Ainsi maintenons-nous en belle humeur.

— Je me suis senti tout de suite de l'inclination pour vous, dit Balard, et j'ai déclaré, dans le moment même où Bourbet vous prit, que vous aviez figure de galant homme. Je crois que j'étais bon prophète.

— Couchons-nous, dit Mergey, je tombe de sommeil, car j'ai poussé une reconnaissance à six lieues d'ici, pendant la nuit, et la Tour-Miracle, qui n'a

pas plus reposé que moi, semble déjà dormir debout.

—Vous parlez d'or, mon cher ami, répondit Jean, et je vous souhaite le bonsoir.

— Adieu, mon prisonnier, dit Bourbet en lui serrant la main.

—Bonne nuit, messieurs mes geôliers, répartit Jean, et il entra dans sa chambre avec le juste orgueil d'un homme qui, depuis qu'il était en captivité, avait gagné une fortune, conquis la faveur de toutes les dames, l'amitié de tous les hommes, et attiré l'attention de la plus belle personne qu'il eût encore vue.

Aussi Jean se mit-il sur son lit et étei-

gnit-il sa lumière avec plus de satisfaction qu'un prisonnier ne le fait ordinairement.

JEAN A LE COEUR TROP SENSIBLE, ET IL S'EMBARQUE DANS UNE AFFAIRE DONT IL NE PRÉVOIT PAS LA FIN.

XIII

Jean n'était pas encore endormi, il commençait seulement à tomber dans ce doux état léthargique qui précède si heureusement le repos complet de l'âme et des sens, en le faisant savourer, qu'une pensée subite le réveilla.

— Si par hasard, se dit-il, j'allais être forcé de partir sans pouvoir reprendre mon écrin? Ou bien, si avant mon départ j'allais être toujours accompagné ou obsédé, que ferais-je? Mon écrin ne peut pas rester dans cette armoire. Il faut que je le garde sur moi.

Il se releva tout doucement et alla chercher le tourment de ses journées.

— Je ne peux pas, se dit-il, le remettre dans mes bottes; à moins que d'être toute la journée comme un homme qui va monter à cheval.... Si je le mettais dans le fond de mon chapeau! On perd très aisément son chapeau dans une bagarre... C'est fort embarrassant!... Peste soit du seigneur de Brantôme! Ma foi, je vais me le mettre au cou; bien fin qui viendra le chercher.

Jean attacha le joyau à son cou et se recoucha. Et en y pensant, il s'applaudit fort du parti qu'il avait su prendre, et il finit par s'endormir, l'âme complétement satisfaite, mais désirant bien être au bout de ses aventures, et se voyant dans une agréable perspective, officier et mari de mademoiselle Magdelaine. Le mieux pour lui, dans le moment présent, fût qu'il s'endormit. Il en avait grand besoin.

Sans doute, un amant moderne n'aurait pas osé s'abandonner à un pareil oubli de toutes choses délicates où se trouvait l'héritier de la Tour-Miracle; car enfin, de son aveu même à lui-même, il étaità deux doigts d'une infidélité; mais en ce temps là, on n'y regardait pas tout-à-fait d'aussi près; d'ailleurs encore une

fois; la nature, l'exigeante nature a des droits qu'on ne saurait longtemps méconnaître.

Jean, malgré les agitations bien réelles de son âme, ne put se tenir de fermer les yeux, et ce qui est pire, il ne les r'ouvrit que le lendemain matin au grand jour, lorsque ses trois amis entrèrent dans sa chambre.

Ce furent d'abord, comme de raison entre des seigneurs aussi polis, de grands compliments et de vives embrassades; puis on se demanda comment on passerait la journée. M. de Balard n'était point tout-à-fait libre ni M. de Mergey non plus : c'était leur tour de commander certains postes de la ville ; mais pour le capitaine Bourbet, il avait franchise entière de s'occuper suivant son goût et

il offrit à Jean, une partie de prince pour tuer le temps jusqu'au dîner.

Jean allait accepter quand le valet de Mergey vint l'avertir qu'une personne était à la porte de la maison et demandait à lui parler en secret.

— Allez, la Tour-Miracle, dit Balard, c'est bien certainement quelque bonne fortune qui vous arrive et il ne faut pas la laisser échapper par une négligence.

Au fond de son âme, Jean admit presque la supposition flatteuse de son ami ; il s'empressa de descendre dans la rue où il trouva un petit laquais à livrée bleu de ciel qui lui dit après l'avoir salué humblement :

— Monsieur, quelqu'un dont la con-

fiance en vous est très grande, désirerait vous entretenir sur une affaire bien importante et vous demande une entrevue sur-le-champ.

— Mon petit ami, répondit Jean, je suis tout-à-fait aux ordres de la personne qui t'envoie, bien que je ne me doute pas qui elle peut être; dis-lui que je vais l'attendre.

— Non pas, monsieur, répartit le petit laquais; il faut au contraire venir la chercher, et si vous voulez bien me suivre, je vous mènerai là où elle vous attend.

— Tu sais, sans doute, objecta Jean, que je suis prisonnier sur parole; je ne puis sortir de la ville, ainsi dis-moi tout d'abord si la démarche que tu me pro-

poses peut se concilier avec mon serment.

— Soyez en certain, répliqua le laquais, vous pouvez me suivre en toute sûreté de conscience.

Sur un signe de Jean, le messager se mit en marche devant lui.

Il lui fit quitter la principale rue et traverser deux ou trois ruelles assez obscures, bordées de maisons très maussades d'aspects; enfin il s'arrêta devant un logis plus apparent, ouvrît la porte et introduisant le cavalier, il le laissa seul, maître du terrain et libre de chercher sa route.

C'est ce que celui-ci fit sans tarder et comme la demeure n'était pas grande,

il n'eût aucune peine à arriver à une chambre médiocrement meublée et parée où il trouva la belle Corisande qui se promenaït de long en large dans l'appartement en l'attendant.

Il fut un peu surpris de cette rencontre, mais encore plus charmé, et après avoir salué celle dont la pensée commençait à l'occuper beaucoup, il commença la conversation qu'elle ne paraissait pas vouloir entamer elle-même.

— Madame, lui dit-il, je suppose que c'est votre ordre qui m'amène ici ; et je vous remercie du fond du cœur si vous avez à requérir de moi une marque de dévoûment.

— Mon Dieu, répondit Corisande en riant, ce que j'ai à vous dire est assez

difficile à exprimer, et bien d'autres femmes à ma place n'auraient pas commencé une telle entreprise. Mais je suis toute sincère, et je ne voudrais pas que vous me puissiez accuser d'un manque de franchise avec vous. Est-ce que vous me trouvez coquette?

Jean fut très profondément étonné de la brusquerie de cette question. Il s'entendait mieux à manier un cheval ou une épée, qu'à démêler les sentiments humains et surtout féminins, de sorte qu'il se troubla un peu et répondit en baissant la tête :

— Madame, si la coquetterie est un défaut, je vous jure que vous n'en êtes pas atteinte, car je ne vois en vous que des perfections.

Corisande fit de la main un petit geste plein de lutinerie.

— Ce sont compliments que tous ces mots-là, monsieur de la Tour-Miracle, et je voudrais vous entendre me parler comme un homme tout simple. Puisque vous n'avez pas d'envie d'être tel que je vous souhaite, je vous dirai tout de suite que je suis coquette et que j'en suis très contente. Il est des femmes qui me blâment ; je les laisse dire, et ma réputation est plus solide et plus brillante de pureté que la leur ; mais je ne le cache pas, j'aime à dominer, et les serviteurs que me font ma beauté et mes graces, ma courtoisie, les retient et les empêche de se fâcher de ma sévérité. De ces serviteurs-là j'en ai beaucoup, et, si vous êtes franc, vous conviendrez que vous êtes du nombre.

— Puisque vous savez si bien les choses, madame, répondit Jean, il ne me servirait de rien de dissimuler; je conviens donc que je suis touché d'affection pour vous autant que le permettent des engagements que j'ai d'ailleurs avec une personne que je compte aimer et honorer jusqu'à la mort.

Jean, on le voit, se débattait contre la puissance des beaux yeux noirs de Corisande qui le couvraient en ce moment de mille feux.

Madame de Peyrecave se renversa en riant dans un fauteuil.

—Vous êtes plus amoureux de moi que vous ne dites, s'écria-t-elle en balançant gentiment la tête, et je plains fort la belle personne que votre cœur volage a pour-

suivie jusqu'à présent, car il lui va falloir chercher un autre ami. Jean, écoutez-moi bien, car je vais être sérieuse comme le sujet qu'il me faut traiter. Vous vous souvenez dans quelle situation je vous ai vu pour la première fois? Que mon frère Pierre ait raison ou qu'il ait tort, vous n'en avez pas moins vu mourir, et mourir misérablement, mon pauvre Gaspard, le meilleur, le plus saint des hommes, celui qui avait pris soin de mon enfance après que j'eus perdu ma mère, et que j'aimais!... oh! vous ne saurez jamais ce que c'est que d'aimer ainsi!

Deux belles larmes pures comme deux perles descendirent à ces mots sur les joues charmantes de Corisande qui, croisant ses deux mains sur ses genoux et le-

vant les yeux au ciel, était belle de la plus angélique beauté.

Jean en eut un éblouissement, un attendrissement, un enivrement; il lui sembla que la mort de Gaspard Lescout était le plus grand malheur qui ait jamais pu affliger l'univers, et il se mit à pleurer aussi.

— Vous êtes bon, lui dit Corisande en lui pressant lma ain, et je ne me repens pas d'avoir cru tout d'abord à votre innocence. J'ai fait ce qui dépendait de moi pour calmer Pierre; mais si vous connaissiez cet esprit intraitable; si vous saviez combien, différent de mon cher Gaspard, il m'a rendue malheureuse, vous me plaindriez, malgré la joie que je ne cesse d'affecter.

— Je ne le crois pas aimable, balbutia Jean.

— Enfin, continua Corisande, je ne me défends pas d'avoir ressenti pour vous, dès le premier moment, un attrait qui ressemble à ma fraternelle tendresse pour celui qui n'est plus, et je n'ai jamais douté dès-lors de vous revoir et de vous faire éprouver à votre tour quelque sympathie. Jean, entre nous, l'amour est de trop, bien que je sois libre maintenant par la mort de M. de Peyrecave de donner ma main à qui m'agréera; je ne songe point à me marier, et il faudrait pour changer ma résolution, bien des choses qu'il est inutile de dire. Seulement, je voudrais être sûre de votre attachement.

— S'il peut vous servir, madame, répondit Jean aussitôt, soyez confiante en lui et en moi qui, à défaut de cette res-

pectueuse tendresse dont je suis animé, trouverais toujours du cœur pour vous. De quoi s'agit-il ?

— De me rendre un assez grand service. Vous y sentez-vous porter ?

— L'envie ne me manque point, madame, mais je suis prisonnier.

— Que cela ne vous inquiète pas. Si l'on vous rendait votre parole et la liberté, seriez-vous disposé à suivre les instructions que je pourrais vous donner.

— Un moment, madame, répondit Jean. Je suis sans doute votre serviteur, mais s'il s'agit ici, non pas de vous, mais de l'intérêt de votre cause protestante, c'est me trop demander, car enfin je suis bon catholique.

Corisande se leva de son fauteuil et vint s'appuyer sur le bras de Jean.

— Promenons-nous dans la chambre, dit-elle en lui serrant légèrement la main.

Le gentilhomme sentit son émotion redoubler en marchant côte à côte avec la syrène, et attendit en silence ce qu'elle allait lui dire.

— Vous avez de l'esprit, monsieur, reprit-elle d'un ton insinuant, et vous êtes d'une bonne et même grande naissance. Il ne se peut donc pas faire que vous n'ayez quelque ambition. Répondez-moi, êtes-vous ambitieux ?

— Certainement, madame, et je ne crois pas qu'il existe un seul Gascon dés-

héritées de pensées dignes de son pays, c'est-à-dire plus grandes que ce qu'il est lui-même.

— N'en plaisantez pas, c'est une belle vertu. Puisque vous êtes ambitieux, je comprends que mon amitié seule ne pourrait vous suffire, et qu'il faut y ajouter quelque chose de plus positif. Que diriez-vous donc si l'on vous offrait dix mille écus et une compagnie d'hommes d'armes, avec promesse de faire mieux pour vous à l'avenir?

— Je répondrais que l'eau me vient à la bouche de si belles propositions, et qu'il faudra que le moyen de les accepter soit bien difficile pour que je n'y puisse atteindre.

— Difficile? Pas le moins du monde.

Il n'est question ici que de reconnaître ce soir, chez M. le comte, un gentilhomme qui vous sera présenté pour votre frère. Demain on vous rendra votre parole, et vous conduirez M. Théodore de la Tour-Miracle au camp du duc de Guise. Voilà tout.

— Je ne conçois pas, reprit Jean, pourquoi tant de façons et de promesses. Il doit y avoir là-dessous, pardonnez-moi, madame, quelque chose que vous ne voulez pas dire.

— Comme il devine juste ! s'écria Corisande en s'appuyant plus fort sur le bras de Jean, et en effleurant de ses beaux cheveux bouclés le cou du jeune homme. Ne vous ai-je pas dit que c'était une affaire de grande conséquence ? Apprenez donc que ce gentilhomme se nomme Poltrot de

Méré. Il est chargé par M. l'amiral d'une négociation auprès de M. de Guise; M. de Guise ne veut pas avoir l'air, vis-à-vis des Courtrains, de traiter avec les huguenots au moment où il est presque sûr de prendre la ville qu'il assiége, et il faut que M. de Méré passe pour catholique jusqu'à nouvel ordre Comme l'affaire tient fort à cœur à M. le comte surtout, et qu'il est certain d'une heureuse conclusion si M. de Méré peut parler à M. de Guise, il ne regarde pas à une riche récompense pour vous, qui lui donnerez le moyen de conclure la paix.

— Mais je ne suis pas connu de M. de Guise, et les gentilshommes qui l'entourent pourront me prendre aussi bien pour un protestant déguisé ou pour un personnage suspect que votre M. de Méré.

— Vous vous trompez, M. de Montluc a écrit à la cour et a raconté votre bel exploit et celui de votre père contre nous; il y avait une négociation commencée avec M. le comte pour vous échanger. Comme on vous avait perdu, l'affaire en était restée là.

— Tout cela ne me paraît pas très clair, excusez-moi, je vous en supplie; mais néanmoins je consens à tout ce que vous voulez. Je mènerai M. de Méré au camp; il passera pour mon frère, et vous serez satisfaite : je ne veux pas d'autre récompense. Seulement, promettez-moi que je vous reverrai encore avant mon départ.

— Oui, vous me reverrez ce soir, et de ce moment je vous accepte pour mon

chevalier et vous donne mes couleurs que vous porterez pour l'amour de moi.

Elle détacha un ruban couleur de feu qui était à son cou, et le jeta en folâtrant aux mains du jeune homme.

Jean baisa ce ruban avec ardeur et l'enferma dans son pourpoint. Alors Corisande lui dit adieu d'un geste et lui ouvrit la porte, sans quoi il ne l'eût jamais ouverte, tant il s'arrêtait à lui baiser les mains; puis il partit.

— Jamais, j'en jure, se dit-il dans la rue, on ne vit un homme plus favorisé du ciel et des saints. Tout m'arrive à point, tout me sert, rien ne me nuit, et les catastrophes où d'ordinaire les hommes les mieux chanceux se brisent le cou

me servent de marchepied et m'élèvent aux nues! La seule circonstance qui m'embarrasse, c'est mon amour pour Magdelaine, car je n'y peux rien faire; cette madame Corisande est ravissante, et elle m'enlève l'âme et le cœur.

Jean avait raison; Corisande l'agitait singulièrement, et bien que lorsqu'il n'était pas devant elle, il fît les réflexions les plus sensées et les plus dignes d'éloge contre le danger de se laisser aller à un sentiment si vif, il n'y pouvait mais. Le ruban couleur de feu qui fut placé sur sa poitrine le brûlait; sans le voir, il l'avait devant les yeux, et avant d'être rendu à son logis, il l'avait plus de vingt fois serré sur son cœur, tout en marchant.

— Vous vous êtes bien fait attendre,

lui dit Mergey, et les dames qui avaient pris de vous hier une si bonne opinion, vont vous faire la guerre aujourd'hui, ou il vous faudra donner de bonnes excuses.

— Il en trouvera, sans doute, dit à son tour Bourbet, car notre prisonnier est une langue dorée de Gascogne qui peut assez bien se tirer d'affaire ; je le sais mieux que personne.

En arrivant chez madame de Roussy, la première personne qui vint au-devant de Jean fut M. le comte lui-même. Ce seigneur prit par la main son prisonnier et le conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Merci, monsieur, dit le chef protestant, du service signalé que vous nous

rendez, ou plutôt que vous rendez à la France. Je ne doute pas que vous ne puissiez vous vanter un jour d'avoir ramené la paix dans ce beau royaume.

— J'en serai très heureux, monsieur, répondit Jean. Et quand partirai-je? Quand obtiendrai-je ma liberté ?

— Aussitôt qu'il vous conviendra, répartit M. le comte. Mais pas avant quelques jours ; vous en saurez la raison.

— Va pour quelques jours, répartit Jean. N'y a-t-il à faire pour votre service que ce qui m'a été demandé.

— Oui, monsieur, pas davantage ; seulement, j'insisterai encore auprès de vous pour vous remontrer combien il est

indispensable que M. de Méré passe pour votre frère; la nécessité en est si grande que, devant M. de Guise qui sait parfaitement à quoi s'en tenir, vous devez garder le secret et ne faire semblant de rien. Soyez sûr que cette extrême discrétion, si rare à votre âge, vous fera le plus grand honneur et vous donnera une réputation très profitable à votre avenir. Il faut maintenant que je vous présente à M. de Méré. Suivez-moi, je vous prie.

En disant ces mots, M. le comte prit Jean par la main et lui fit traverser plusieurs salles. A l'entrée d'une dernière chambre, un personnage vêtu de noir se présenta devant les deux arrivants.

Eh bien, monsieur le médecin, dit

La Rochefoucauld, votre malade va vous quitter bientôt.

— Bientôt, monseigneur? tant mieux pour monsieur de Méré ; il pourra, sans courir risque de la vie, se mettre en chemin avant trois jours.

— Allons, tout va bien, dit monsieur le comte.

Et il ajouta entre ses dents en levant la portière :

Mais il eût mieux valu, au goût de M. de la Tour-Miracle, pouvoir partir demain matin. Maudit fanatique, où vas-tu donc chercher des estocades inutiles!

La chambre était obscure, le lit entouré de rideaux ; cependant la lumière

pénétrait assez pour que sur la couche voilée d'ombre, au milieu des oreillers et des draps chiffonnés, Jean reconnût avec une profonde surprise la figure hâve, les yeux étincelants et la barbe noire du charbonnier qu'il croyait fermement avoir expédié vers l'autre monde.

JEAN DEVINT TOUT A LA FOIS HOMME TRÈS HEUREUX EN AMOUR ET GRAND SEIGNEUR.

XIV

M. de Méré ne fut pas aussi bien servi par sa mémoire. Il regarda Jean avec un air d'indifférence profonde et ne sembla pas même se demander s'il l'avait jamais vu. Il est vrai que l'élégant

gentilhomme qui lui était présenté en ce moment, différait beaucoup du fugitif entrevu dans la forêt. Il eût été difficile de reconnaître l'un dans l'autre. M. de Méré se souleva sur le coude et salua Jean.

— J'espère, dit monsieur le comte que vous ferez bon ménage avec votre frère cadet ?

— Je n'en doute pas, monsieur, répondit Méré d'une voix brève. Je pense, du reste, que monsieur de la Tour-Miracle n'aura que quelques jours à m'attendre, et une fois arrivé à Orléans, je lui donne l'assurance que je ne l'incommoderai point longtemps.

Ces paroles furent dites d'un air sinistre et avec un sourire ambigu qui ne

plût point à Jean. Il se contenta de renouveler d'une manière générale ses offres de service, et comme la conversation languissait, que La Rochefoucauld prenait visiblement peu de plaisir à se trouver en présence du blessé, les visiteurs ne tardèrent pas à lui dire adieu et à quitter sa chambre.

— Eh bien! dit La Rochefoucauld en sortant, que dites-vous de ce compagnon de route?

— Avec votre permission, monsieur, répliqua Jean, il a quelque chose dans le visage et dans la parole qui ne me revient point tout-à-fait, et si j'avais le choix, j'aimerais mieux faire passer toute autre personne pour être de ma famille.

— Je comprends à merveille, répondit La Rochefoucauld, et je suis un peu de votre avis; M. de Méré n'a pas une figure avenante au premier abord et j'ai fort bien remarqué de quel air surpris vous l'avez considéré en entrant. Mais soyez sûr que cette première impression finit toujours par s'effacer. M. de Méré est un gentilhomme, plein de bravoure et de vertus, en même temps que de mérite. S'il ne vous égaye pas pendant la route par ces bons contes que savent faire les courtisans, il vous édifiera par des discours remplis de sagesse, ce qui vaut tout autant.

Jean fit la grimace, il ne se souciait pas beaucoup d'être édifié en général et dans la circonstance actuelle; il savait trop quel homme était M. de Méré pour

se promettre un grand plaisir de sa compagnie.

Heureusement qu'il avait pris tout d'abord, à cet égard, un parti décidé et que l'avenir ne l'inquiétait pas. La manière dont monsieur le comte parlait de consulter son frère, l'étonnait du reste un peu. Ou ce seigneur voulait tromper, ou bien il était très peu au fait du caractère de l'homme qu'il accablait de tant de louanges. Dans le premier cas, paraître s'apercevoir de la ruse pouvait être dangereux et conduire tout au moins à faire reprendre cette liberté si conditionnellement rendue; dans le second cas, Jean aurait eu à raconter ce qu'il savait de l'existence peu honorable du sectaire, et dans l'opportunité de cette confidence il y avait beaucoup de doute.

Jean trouva prudent de s'abstenir, de garder pour lui ses craintes et ses soupçons, et d'agir comme il l'avait résolu.

Si Corisande et le comte veulent m'engager dans une mauvaise affaire, se dit-il en riant intérieurement, ils seront bien déçus.

Jean continua la conversation en badinant avec M. de La Rochefoucauld sur la physionomie lugubre de plusieurs des nouveaux religionnaires.

— Vous autres catholiques, répondait le comte gaîment, vous êtes tous des muguets si pimpans que vous méprisez tout ce qui ne porte pas de velours et n'a pas la langue dorée et aiguisée. Puisque vous êtes faits ainsi, messieurs de Rome, il faut vous prendre tels; et c'est pourquoi,

en attendant que mon cher prisonnier ait retrouvé les grands et beaux causeurs de la cour, je le laisse libre d'aller rejoindre les dames ; ce lui sera, j'espère, une manière de consolation.

On était arrivé dans la grande salle, et le bruit d'une foule de conversations particulières, à deux, à trois, qui partait de tous les groupes formés çà et là dans l'appartement, prouvait que les gentilshommes huguenots, quoi qu'en pût dire le comte, n'étaient pas de moins joyeuse humeur que leurs adversaires catholiques.

Traverser la foule et venir saluer Corisande aperçue de bien loin, fut, comme on pense, l'affaire d'un instant ; car pour se défier de sa belle, Jean ne lui en était pas moins dévoué.

Corisande s'empressa de donner part dans la conversation à son séide rusé, et ne s'attacha pas moins à lui plaire qu'elle l'avait fait jusque-là.

A défaut de l'intimité qui ne pouvait paraître dans un salon où tant de personnes arrêtaient au vol ce qui se disait et même ce qui ne se disait pas, plus d'un regard, plus d'une œillade habilement ménagée, alla comme d'ordinaire porter la flamme dans le cœur de Jean.

Ce qu'il éprouvait, ce n'était plus cette passion un peu spéculative que la beauté calme de Magdelaine avait fait naître en lui ; cette vénération qu'il n'avait jamais cessé d'éprouver pour les nobles vertus de mademoiselle de Castillac, c'était une sorte de fièvre maîtresse de son âme et à laquelle il ne pouvait faire résistance.

La réflexion n'avait point de part à ce nouvel amour; le cœur de Jean n'était pas touché, ému, attendri, élevé vers les hauteurs d'un sentiment céleste; non, c'était un enivrement où rien ne parlait plus, ne vivait plus en lui que la rude passion et cet instinct aveugle si redouté par les sages anciens, et qui leur avait fait, dans leur désespoir, proférer de si énormes blasphèmes contre les femmes dont la beauté ou les manéges pouvaient faire naître une si dangereuse folie.

Jean ne se flattait d'ailleurs pas médiocrement; Corisande l'aimait, croyait-il, et tandis qu'à son compte Magdelaine ne l'avait jamais accueilli qu'avec une raillerie bienveillante, il lisait dans les yeux de la belle veuve une tendresse,

oui une tendresse pareille à la sienne. Ce double feu le consumait.

Comment douter de son bonheur, lorsqu'une beauté merveilleuse ne semblait vouloir plaire qu'à lui, et au milieu des hommages de tant de gens empressés à la servir, n'acceptait visiblement que ses vœux?

Après l'entrevue de la matinée surtout, et tout ce qui s'y était dit et aussi ce qu'on y avait laissé deviner, Jean n'avait plus qu'une pensée, et il en frémissait, c'était en voyant combien son cœur avait changé, c'était de devenir un jour, bientôt, le prétendu avoué de Corisande.

Sa préoccupation donna du plaisir à tout le monde. La comtesse lui en fit

gaiement la guerre, et Bourbet déclara que le malheureux jeune homme avait besoin d'être distrait. Il le prit par le bras et l'entraîna vers les tables de jeu.

— Ne vous faites pas prier, dit Corisande. Vous n'êtes peut-être pas mal avec la fortune aujourd'hui; il faut épuiser ses faveurs.

Jean obéit, et joua. Il joua comme la veille avec la même distraction, avec le même bonheur; il vit, comme la veille, les pièces d'or s'amonceler devant lui. C'est que, comme la veille, le hasard était seul maître de ses cartes.

La partie achevée, il s'approcha de Corisande.

— Madame, lui dit-il, me voilà fort

riche ; j'ai la prétention de me servir de mon trésor pour exprimer autant que possible à mes gardiens ma reconnaissance de la douce prison qu'ils m'ont donnée. Je voudrais vous demander conseil à ce sujet.

— Voilà, sans doute, un galant prisonnier, répondit Corisande en se tournant vers madame de Roussy. Ne pensez-vous pas, madame, que d'aussi beaux sentiments méritent d'être encouragés?

— Sans doute, répondit la comtesse, aussi le faut-il faire. J'approuve pour moi la résolution de monsieur de la Tour-Miracle. Et, ajouta-t-elle en se tournant vers lui, de quelle façon comptez-vous vous y prendre pour nous montrer votre grandeur d'âme?

— Grandeur d'âme, répondit Jean, le

mot est bien effrayant, et, en vérité, je ne saurais jamais comment faire pour atteindre à tout ce qu'il commande; mais si vous voulez parler seulement du désir de vous montrer combien je suis, mesdames, votre grand serviteur, je pourrai davantage vous répondre.

—Ne disputons passur les mots, s'écria Corisande, et dites vite.

—Eh mon Dieu, madame, il ne s'agit pas ici d'un grand mystère; je veux seulement vous inviter, ainsi que toutes les personnes de condition qui sont dans la ville, à un bal que je donnerai sur la grande place après-demain. Je choisis la grande place parce que c'est la prison qu'on m'a donnée, et que je n'ai point de logis dans cette ville qui puisse mieux convenir. Je n'ai plus besoin que de vo-

tre agrément pour commencer mes préparatifs.

— Il vous est donné et avec bien des mercis, répondit en riant la comtesse; ma belle Corisande et moi nous ferons les honneurs de la fête si vous le voulez bien. De moi, vous ne vous en souciez guère, je pense; mais de ma compagne, c'est différent.

Le bruit du projet de Jean se répandit bien vite par toute la salle, et chacun vint le féliciter. Tous ceux dont il avait gagné l'argent furent à demi consolés de leur perte, et M. de La Rochefoucauld le complimenta en plaisantant sur la manière dont il agissait envers une ville où on lui commandait.

— Si j'avais prévu tout ceci, dit ce

seigneur, j'aurais fort remercié le capitaine Bourbet de son captif, et mes portes seraient demeurées bien closes, pour ne pas laisser s'introduire dans la place un prisonnier qui nous gagne notre argent et le cœur de nos dames. Allons, monsieur de la Tour-Miracle, puisque le sort en est jeté, ne vous gênez plus, donnez-nous le bal aussi beau que possible, et hâtez-vous, car je ne sais si la guerre qui ravage toutes les provinces de France nous laissera libres de danser longtemps encore.

— Ah ! monsieur, dit Jean, on ne doit jamais être si bien entrain de se battre que lorsqu'on vient de prendre du plaisir.

La soirée finit ; Jean s'éloigna avec ses amis, et apprit en entrant dans la maison

que quelqu'un l'attendait en se promenant dans la cour.

— C'est, dit le valet qui donnait cette nouvelle, une espèce de soldat qui insistait beaucoup pour entrer dans votre chambre ; mais il a une figure si peu honnête que je n'ai pas voulu l'introduire au logis sans votre permission.

— Ma foi, tu raisonnes fort juste, dit Balard qui était déjà entré dans le logis, voilà là-bas un drôle à qui je ne confierais pas un petit écu.

— Messieurs, dit Jean, ne plaisantons pas, c'est mon valet favori.

En effet, c'était Barbillon qui se leva de dessus un tonneau vide sur lequel il était assis, et qui accourut se jeter aux pieds de Jean.

— C'est moi, mon bon maître, dit cet excellent serviteur. Je sais bien que vous avez quelques reproches à me faire, mais que voulez-vous? il faut bien que jeunesse se passe, et, bien que j'aie quarante ans au moins, d'après le calcul de feue ma mère, ma jeunesse se passe encore. Mais, je ne vous en suis pas moins attaché.

— Tu mériterais d'être livré au prévôt de la ville, archi-coquin !

— Sans doute, sans doute, monsieur; mais vous n'auriez pas le cœur de me remettre, moi bon catholique s'il en fût, à une justice huguenotte. Ce serait contraire à toute religion.

— Que viens-tu me demander? s'écria

Jean. Sans doute, tu ne t'attends pas à ce que je te reprenne à mon service?

— Si fait, monsieur, si fait. Je ne puis pas vivre sans vous. Voilà deux grands jours que je vous cherche, et je crois qu'il n'est pas beaucoup de valets capables d'en faire autant pour leurs maîtres.

— Quel est donc ce gaillard là? dit Mergey.

— C'est un homme, répondit Jean, qui n'a qu'une idée fixe au monde, c'est de me voler.

— Et vous le gardez?

— Oui, parce qu'il est brave comme un César, et qu'il m'a sauvé la vie une fois.

— Deux fois, monsieur, interrompit Barbillon avec un certain sentiment d'orgueil, et je me flatte que cela peut faire excuser quelques étourderies.

— Voyons, lui répondit Jean, je te garderai à mon service, mais à une condition, c'est que je te trouverai intelligent et adroit autant que tu es voleur.

Barbillon prit un air important.

— N'en doutez pas, monsieur.

— Alors, viens dans ma chambre, et je vais te donner plusieurs commissions.

Jean mit son valet au fait de son dessein de donner un bal, et lui demanda s'il se sentait capable de diriger les tra-

vaux nécessaires pour les constructions indispensables en pareil cas.

— Monsieur, répondit Barbillon, parmi les métiers que j'ai faits, je me suis vu menuisier, puis charpentier; je vous promets donc que tout sera conduit pour le mieux. Quant à la décoration de votre bal, je vous avoue que je m'y entends mieux que personne, car j'ai été au service d'un peintre italien qui a beaucoup travaillé pour les ballets de la cour. Maintenant, de ce qui est des rafraîchissements, pâtés, pâtisseries, bonbons, friandises de tous genres, et les liqueurs et les sorbets, et les glaces, je m'en charge sans hésiter, car j'ai passé trois ans à Venise, et je m'étais fait une grande réputation dans cette ville par mes talents en ce genre.

— Avec tant de ressources dans ta tête et dans tes doigts, lui dit Jean, comment se fait-il que je t'aie trouvé traînant la hallebarde ?

— Que voulez-vous, monsieur, répondit Barbillon en levant les yeux au ciel avec mélancolie, des malheurs !

— Dis plutôt des crimes de toute espèce, malheureux ! Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; tiens tes promesses, et tu seras content de moi.

En prononçant ces paroles, Jean congédia Barbillon, sans plus se soucier de ce qu'il deviendrait, bien convaincu que cet incomparable vaurien trouverait quelque façon de passer la nuit à couvert ; et lorsqu'il se vit seul, il se mit à sa table : il voulait simplifier un peu la

position embrouillée dans laquelle il se trouvait entre les deux femmes auxquelles il avait juré un éternel amour.

Il pensa que rien n'était plus propre à le tirer d'intrigue que de prendre les choses franchement et de les dire de même. Pour arriver au résultat si désiré, il résolut d'écrire deux lettres, l'une à Magdelaine, l'autre à Corisande.

Ainsi donc il prit une plume et de l'encre, arrangea son papier devant lui; imbiba sa plume de la liqueur noire qui a fait et défait tant de choses en ce monde, sans parler des amours, et resta un bon gros quart-d'heure avant d'avoir trouvé une phrase qui lui convînt pour commencer sa lettre à Magdelaine.

C'était la première phrase, pensait-il,

qui était seule difficile à trouver ; la seconde viendrait d'elle-même.

La première phrase finit par arriver ; la seconde point ; il fallut prendre beaucoup de mal pour l'avoir, et la troisième et les suivantes ne se montrèrent pas moins rétives.

Enfin, quand la lettre fut terminée, Jean la relut et la trouva si mal conçue, si mal pensée, si mal écrite, qu'il la déchira et en recommença une autre.

Ce ne fut pas la dernière, mais de guerre lasse, il en laissa subsister une qui n'était pas, tant s'en faut, un modèle d'éloquence ni de logique, mais qui disait à peu près ce qu'il voulait dire, du oins il s'en flatta.

« Mademoiselle,

» Je suis le plus malheureux de tous les hommes. Je vous supplie de ne pas croire que je puisse jamais manquer d'avoir pour vous les sentiments de cette passion que je n'ai jamais cessé et ne cesserai jamais, vous dis-je, de nourrir dans mon âme, pour celle qui la première a fait battre ce cœur qui vous est consacré. Mais, par une fatalité que je déplore amèrement, je me sens emporté vers une autre rive, et, bien que je sache combien j'ai tort, il ne m'est pas possible de résister au courant qui m'entraîne, et cependant croyez bien que je ne suis pas parjure. Je fais les vœux les plus ardents pour me trouver un jour auprès de vous et vous expliquer clairement des

sentiments qui peut-être vous paraîtront coupables, mais qui seront toujours pour vous les mêmes, c'est-à-dire que bien qu'une nouvelle situation puisse me faire mal juger par vous, je n'en serai pas moins toujours votre très respectueux et passionné serviteur.

» JEAN DE LA TOUR-MIRAÇLE. »

Notre héros ne put rien trouver de mieux dans sa tête, et il envia bien la facilité à composer de telles lettres que possédaient les illustres courtisans dont il entendait depuis deux jours raconter les merveilleuses écritures chez madame de Roussy.

La lettre de Corisande ne fut pas si difficile ; elle fut écrite de suite.

« Je vous aime, madame, avec une ardeur que je ne puis dire ; dans quelques jours je vais m'éloigner de vous. Dites-moi quelques mots qui me puissent consoler ; donnez-moi quelque gage que je ne me suis point trompé en vous consacrant ma vie. Ah ! Corisande, rien ne pourra m'empêcher de revenir bientôt à vos pieds, à vos pieds où je veux m'enchaîner pour toujours ! et c'est pour vous en donner l'assurance que j'ose vous écrire.

» Dans mon absence, n'oubliez pas le trop fortuné

» Jean de la Tour-Miracle.

Moins mécontent de cette pièce d'éloquence, et éprouvant le besoin de faire

participer quelqu'un à la pétulance de sa passion, Jean alla réveiller Mergey qu'il trouvait plus sentimental que les autres ; et il aurait passé la meilleure partie de la nuit à commenter sa lettre avec ce gentilhomme, si celui-ci, n'en pouvant plus de sommeil, n'avait pas fini par le prendre dans ses bras, — car Mergey était un vrai colosse, — et le reporter sur son lit, où Jean se tint tranquille enfin.

LES AFFAIRES DE JEAN RECOMMENCENT A S'EMBROUILLER; POUR BARBILLON, IL DÉPLOIE UN GÉNIE QU'ON NE LUI CONNAISSAIT PAS.

XV.

Le lendemain matin, la première figure qu'aperçut Jean en ouvrant les yeux, ce fut Barbillon. Ce bohémien de Lorraine se tenait planté droit comme un piquet devant le lit et attendait le réveil de son maître.

— Eh bien, Barbillon, dit le gentilhomme en se tournant sur son oreiller, as-tu réfléchi à ce dont nous avons parlé hier au soir ?

— Aux apprêts de notre fête, monsieur? Eh ! eh ! j'ai fait plus que d'y réfléchir, et si vous voulez pour prendre l'air venir faire un tour de place, vous verrez que nous sommes déjà assez avancés.

— Quoi ! dit Jean en se jetant en bas du lit, tu aurais déjà mis les ouvriers à l'œuvre ?

— J'ose le croire, répondit Barbillon avec une grimace de contentement. Vous serez satisfait quand vous aurez vu.

— Entendez-vous, messieurs, cria Jean

de toute sa force, ce que m'assure mon valet? Il dit que tout est déjà en bon train.

— Allons voir cela, répliqua Balard, rien n'est souverain comme une promenade pour ouvrir l'appétit.

Arrivés sur la place, les quatre cavaliers rendirent hommage d'une commune voix au génie de Barbillon.

— Vous voyez, monsieur, dit celui-ci à son maitre, que je ne me suis point épargné. En vous quittant, je suis allé m'enquérir de la demeure des maîtres charpentiers. Je les ai tous réunis, et les voilà à l'œuvre.

— C'est fort bien, mais, maraud, tu n'as pas attendu mes instructions pour l'or-

donnance et l'arrangement de toutes choses.

— Monsieur, je me pique de m'entendre un peu mieux aux choses de goût qu'un gentilhomme de votre espèce qui a quitté d'hier sa province. Voyez un peu mes dispositions, et dites-moi si vous auriez pu faire mieux.

Ici sera la salle de bal ; un grand bâtiment carré, porté par des colonnes, comme j'en ai vu un à Florence un jour où le duc de cette ville fit une entrée magnifique. Ce bâtiment sera, comme vous voyez, messieurs, porté sur trois rangs de marches convenablement espacés, et que nous appelons corinthiennes, d'un mot latin qui m'échappe en ce moment. Sur le haut de la colonnade, nous rangerons force drapeaux et bannières

que j'ai déjà commandés, et qui par leurs belles couleurs réjouiront les yeux de chacun et de chacune.

Ici, aux quatre coins de la place, seront quatre pavillons où l'on prendra des rafraîchissements tant qu'on en voudra ; j'ai enrôlé trente marmitons pour qui je vais commander sur l'heure trente souquenilles de soie bleu-turquin galonnées d'argent. Il faut être magnifique.

Là, nous aurons un jeu de bagues ; il n'y a rien au monde qui plaise tant aux jeunes cavaliers ; et là-bas un théâtre sur lequel j'exécuterai, pour faire honneur à mon maître, une quantité de beaux tours d'escamotage et de passe-passe comme on n'en a jamais vu dans ce pays.

Enfin, ici il y aura un autre petit temple dans lequel je jouerai à moi seul une fameuse comédie espagnole que j'ai vu représenter à Pampelune.

Les réjouissances commenceront à neuf heures du matin, et je vous réponds qu'après-demain dans la matinée on ne voudra pas encore vider la place.

Barbillon termina cette magnifique description en se campant sur la hanche droite, le poing fermé, la jambe gauche en avant.

Les quatre gentilshommes se mirent à rire, et les huguenots jurèrent qu'en effet les dispositions leur paraissaient merveilleuses.

— Mais, dit Jean après avoir réfléchi

une minute, aurons-nous assez d'argent pour payer tout cela? J'ai bien, à la vérité, gagné très gros; mais il me semble que tu tailles si fort dans le grand, que ma foi...

— Ne vous en inquiétez pas, dit Barbillon, je suis homme de ressources, et pourvu que j'aie vos bonnes grâces, tout ira bien. Mais j'ai aussi pensé à votre costume.

— Voilà une idée heureuse, à coup sûr, s'écria Jean, car je n'ai pas encore eu le temps d'y songer moi-même.

— L'habit que vous portez, monsieur, est fort bien, mais il ne suffit pas, et dans deux heures je vous amènerai un tailleur avec quatre ou cinq habillements complets et fort convenables. Maintenant,

permettez-moi de vous quitter, car je ne peux terminer à temps tout ce que j'ai à faire si je m'arrête plus longtemps à causer.

— C'est un trésor que vous avez dans ce garçon, s'écria Bourbet, tandis que Barbillon s'éloignait à grand pas.

— J'avoue, répondit Jean, que je ne connaissais pas toutes ses belles qualités, mais, par compensation, il a des défauts qui peuvent compter et qui ne sont pas moins considérables. A cette après-dinée, messieurs ; je vais suivre mon drôle, et voir un peu par moi-même comment il s'y prend.

Jean se mit, en effet, sur la trace de Barbillon qui arpentait le terrain en se dirigeant du côté de la rue où le petit

laquais bleu avait la veille conduit notre héros.

En arrivant devant la maison de Corisande, il s'arrêta malgré lui et resta quelques instants dans une muette et amoureuse contemplation.

— Qui sait, se dit-il enfin, qui sait si elle n'y est pas en ce moment... ou si je ne trouverai personne qui me parle d'elle ?...

Il fit quelques pas vers la porte, et il allait frapper quand elle s'ouvrit tout-à-coup et livra passage à un jeune homme vêtu d'un pourpoint vert, qui descendit les trois marches de ce seuil, surhaussé, et l'air fier et impertinent d'un homme parfaitement heureux.

Le tonnerre de la jalousie tomba aus-

sitôt sur la tête de Jean. Il resta un instant comme foudroyé, les yeux fixés sur l'inconnu et incapable de faire un seul pas.

En un instant, les angoisses les plus vives traversèrent son cœur; il se vit trompé, humilié, bafoué, vendu; l'amour-propre autant que l'amour, la colère autant que la douleur furent éveillés en lui. Il se sentit pâlir et chanceler; une sueur glacée lui envahissait chaque membre, et il aurait pu craindre un instant de s'anéantir s'il y avait songé, mais il ne connut d'autre pensée, il n'éprouva d'autre sensation que celle de son amour trahi.

Cet état terrible ne dura guère, à la vérité, mais trop longtemps encore au gré de sa fureur, car lorsqu'il voulut

courir après le jeune homme inconnu, soit que celui-ci eût fait une diligence incroyable, soit, ce qui était plus probable, qu'il fût entré dans quelque logis voisin, Jean ne put jamais le retrouver.

Il courut à toutes les rues d'alentour, regardant tous ceux qui passaient, épiant toutes les fenêtres, mais il ne découvrit pas le jeune homme au pourpoint vert.

Après une bonne grosse demi-heure de recherches inutiles, il lui vint l'idée qu'il se trompait.

— Pourquoi cet homme serait-il venu pour Corisande, et quand bien même il l'aurait vue, qui me dit qu'il est mon rival? Un homme ne peut-il l'approcher

sans être un amant? L'a-t-elle vu, seulement? ne l'a-t-elle pas renvoyé? Pourquoi prendre feu comme une mèche d'arquebuse, avant de s'être informé? Cela en vaut bien la peine, pourtant...

Il entra dans la maison, et trouva le petit laquais bleu qui dormait sur un banc dans l'antichambre.

Jean avait quelquefois entendu dire que les secrets s'échappaient aisément des lèvres d'un homme réveillé en sursaut. Il s'approcha donc bien doucement du petit homme, et le prenant rudement par une oreille, il le planta sur ses pieds en lui criant d'une voix de tonnerre :

— Qui est-ce qui sort de chez ta maîtresse?

Le laquais poussa un cri de douleur et d'épouvante ; et se débattit pour échapper aux mains du jaloux.

— Monsieur, monsieur, cria-t-il, je ne sais pas qui vient de quitter ma maîtresse, mais je sais bien que M. Pierre Lescout est avec elle.

— Diable, se dit Jean en regagnant la porte, ne faisons pas ici quelque sottise. Si je vais me rencontrer avec cet animal, je ne puis moins faire que de lui couper les oreilles pour la chasse qu'il m'a donnée, et, amoureux de sa sœur comme je suis, une querelle n'arrangerait pas mes affaires,

Il s'en alla donc tristement dans la rue, et rencontra Mergey. Il lui dit son aventure.

Ce gentilhomme se moqua de lui, lui donna l'assurance que Corisande était la femme la plus vertueuse qui fût au monde, que jamais sa réputation n'avait eu la moindre atteinte.

— Vous êtes bien heureux d'avoir placé votre cœur en si bonnes mains, mon cher ami, dit en terminant le huguenot; toute jalousie est ici déplacée. Votre homme à pourpoint vert sortait peut-être de partout ailleurs, ou s'il était chez votre maîtresse, vous devez vous rassurer par la présence de maître Lescout.

Le pauvre Jean ne demandait pas mieux que de se rassurer; il finit par y réussir à peu près, et il se reposa sur l'explication qu'il se proposait d'avoir, dans l'après-dinée, avec Corisande, chez madame de Roussy.

Cette explication n'eut pas lieu, car Corisande ne vint pas au cercle; on dit à Jean qu'elle était probablement empêchée par l'arrivée de son frère.

Jean fut très triste toute la soirée, et se retira de bonne heure, donnant pour prétexte les préparatifs de sa fête. On l'entoura beaucoup, on le cajola beaucoup, mais rien n'y fit. M. le comte et madame de Roussy eurent beau déployer toutes leurs grâces envers leur prisonnier, il y prit à peine garde, et, fort maussade, rentra chez lui où il trouva Barbillon.

— Monsieur, je vous ai attendu depuis ce matin pour vous faire essayer vos nouveaux habits, et vous n'êtes pas venu; vous avez eu tort, on ne doit jamais négliger de telles affaires... Regardez-moi ce pourpoint de soie aurore,

ces bas brodés, ces chausses passementées. Du diable si vous avez jamais vu quelque chose de plus pimpant. Et puis, comme on m'a dit que vous alliez faire un voyage, voici un buffle complet avec une légère cuirasse, un chapeau de feutre et un bon manteau que je vous ai préparés.

Jean, malgré sa mauvaise humeur, ne put s'empêcher de sourire et d'approuver les soins que prenait son valet.

— Ah! Barbillon, lui dit-il, si tu n'étais pas un si horrible bandit, tu vaudrais beaucoup. Où en sont nos apprêts pour demain?

Tout est terminé, monsieur, il n'y a plus que mon rôle à repasser, et un petit

tour de ventriloquie dont je me suis souvenu, et que je vais étudier cette nuit. Mais qu'avez-vous? Vous avez l'air triste..... Etes-vous chagrin; êtes-vous malade? Corbleu! monsieur, il ne faut pas se laisser aller ainsi à la mélancolie. Si vous voulez m'attendre un quart-d'heure, je vais aller voir en ville si je ne trouve pas une mandoline, et je vous chanterai une chanson qui vous réjouira, soyez-en sûr.

— Laisse-moi tranquille, bourreau, je n'ai pas besoin d'être réjoui. Va-t-en où tu voudras, au diable si tu veux, et ne me tourmente pas davantage.

Barbillon s'empressa de sortir, enchanté d'avoir un pareil maître. Il alla presser les ouvriers; il ne se contenta pas de prodiguer les apostrophes et les invecti-

ves, il mit lui-même la main à l'ouvrage et aida à résoudre toutes les difficultés qui se présentèrent. Vers minuit, les charpentes étaient achevées.

Alors Barbillon courut chez les tapissiers. Il vociféra comme un énergumène contre les paresseux, contre les fripons qui allaient manquer de parole à son maître, le plus grand seigneur de Gascogne. Il mit habit bas, comme il avait fait avec les charpentiers, et se mit à auner des étoffes avec une activité qui électrisa les ouvriers. Il leur fit apporter du vin, il leur raconta des histoires; bref, il les tint éveillés par sa gaîté inépuisable et même par ses injures.

Quand le gros de l'ouvrage fut terminé, il conduisit toute sa brigade sur la place et commença à placer chaque étoffe,

chaque tapis en son lieu. Lorsqu'il voyait le travail en bon train, il disparaissait pendant un quart-d'heure, une demi-heure, et retiré dans un des pavillons, il repassait ses rôles divers, et faisait à lui seul des grimaces dont il essayait l'exhilarante influence sur lui même en se plaçant devant un miroir.

Puis, tranquille sur le succès, il revenait à ses hommes et recommençait comme de plus belle.

Jean passait son temps d'une façon bien différente. A grands pas, il arpentait sa chambre dans tous les sens; et de moments en moments il se frappait la tête de ses poings fermés. Sa situation lui semblait si obscure, si compliquée, qu'il ne savait comment il devait la prendre.

Était-elle triste ? était-elle gaie ? Le mystère lui en paraissait profond.

La veille, le matin encore, rien ne lui était plus clair ; il était amoureux et aimé, et traité par ses vainqueurs avec bienveillance. Mais le simple soupçon de l'infidélité de Corisande lui montrait sa situation tout entière sous un bien autre aspect. Il ne s'apercevait pas que lui-même avait quelque petite idée de tromper cette chère maîtresse dans l'affaire de M. de Méré, et il se désolait comme si la perfidie n'était pas de ce monde, oui, tout aussi naïvement.

— Voyons, se disait notre héros, cherchons un peu ce que tout cela peut signifier. Supposons que Corisande ne m'aime pas. Pourquoi, dans ce cas, m'aurait-elle fait accroire le contraire ?... Par

une raison bien simple, c'est qu'elle est d'accord avec M. de La Rochefoucauld pour me jeter dans une intrigue où je les servirai à la manière de la bête de somme qui porte sans savoir ce qu'elle porte. On me dit que ce M. de Méré va traiter de la paix avec monseigneur de Guise... Est-ce vrai ? Je me suis déjà dit que non. Le gaillard me fait plutôt l'effet, avec sa mine de corbeau, d'un coupe-jarrêt que d'un négociateur. Il y a bien des chances pour qu'on m'engage ici dans quelque méchante aventure... Heureusement j'y ai pensé... Mais que leur ai-je fait pour me mettre en voie de me casser le cou ? Voilà qui est bien noir !

Jean, inquiet et jaloux, soupçonnait à perte de vue ; dans la réalité, l'amour

trompé le poignait beaucoup plus que la crainte, et il avait cette inconséquence de pardonner plus aisément à Corisande de lui faire courir un danger que de lui donner un rival. Ajoutez à cela que l'idée de l'infidélité lui rendait plus terrible encore le soupçon du danger.

— Si elle a joué la comédie de tous points avec moi, où veut-elle donc me mener, se disait-il.

Le pauvre Jean était bien ulcéré. A ce moment, il se défiait de tout; non-seulement de sa maîtresse et de M. le comte, mais de Bourbet, de Mergey, de Balard, de toutes les dames et de tous les gentilshommes qui, depuis deux jours, le poursuivaient de leurs prévenances.

— J'étais trop heureux, pensait-il, et

bien dupe de croire que ces damnés hérétiques pussent jamais agir de bonne foi.

S'il avait été libre, il n'eût pas hésité à se battre contre toute la ville. Mais il n'avait de ressource pour sortir de peine que la modération.

Le secret profond qu'il avait gardé envers tout le monde sur son voyage à Anet et sur le collier le consola un peu. Du moins, il avait déjà trompé ses trompeurs, et c'était un adoucissement pour les blessures de sa vanité.

Après s'être beaucoup lamenté et beaucoup dépité, il vit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de suivre le plan de conduite qu'il s'était tracé d'abord, plan

de conduite que raconter d'avance est inutile. Il y voyait un moyen de se soustraire à toutes les conséquences du complot tramé contre lui, s'il existait un complot ; que si, au contraire, tout son entourage était sincère, circonstance à peu près inadmissible, son projet ne devait porter nul préjudice aux grands desseins que M. le comte pouvait méditer pour le bonheur du royaume.

Jean se calma ; ce cœur méridional ne soutenait pas longtemps l'ébullition.

L'aurore parut, et à peine les premiers rayons doraient-ils les flèches de la cathédrale et des églises et des couvents abandonnés de leurs hôtes et occupés par es soldats huguenots, que le son des

trompettes et le bruit des cymbales réveilla tout le monde.

Barbillon était debout par l'excellente raison qu'il ne s'était pas couché, mais il s'était pompeusement vêtu, et il avait surtout coiffé une toque empanachée de plumes de mille couleurs qui le faisait ressembler aux plus brillants oiseaux des tropiques.

Le menu peuple se pressait en foule autours des barrières gardées par les hallebardiers, qui isolaient ainsi le lieu de la fête de l'approche des profanes.

Quelques têtes de bourgeois et de bourgeoises, coiffées de nuit, se montraient aux fenêtres.

Barbillon crut pouvoir prendre sur lui de faire cette courte harangue :

» Manans et bons bourgeois de Beaumont,

» Je vous annonce que mon maître, l'illustre baron Jean de la Tour-Miracle, le plus magnifique seigneur qui soit dans l'univers, donne aujourd'hui une preuve éclatante de sa munificence, en vous invitant, tous tant que vous êtes, à boire et à manger plus qu'il ne vous conviendra. Voici, en dehors des barrières, des tonneaux de vin, des barriques de cidre, et du pain et de la viande à discrétion. Amusez-vous, bonnes gens ! Monseigneur de la Tour-Miracle et moi, nous ne voulons voir aujourd'hui que des heureux ! »

Un long vivat répondit à ce discours. Les trompettes et les cymbales recommencèrent leur tapage, et c'est ainsi que Jean, au comble de la douleur et de l'embarras, se trouva à son insu être le bienfaiteur de toute la ville par la grâce de son serviteur Barbillon !

LA FORTUNE TOURNE TOUT-A-COUP ET JEAN PASSE UNE SOIRÉE DÉSAGRÉABLE.

XVI.

Je joyeux soleil que celui dont les rayons vont éclairer un jour de fête! Que ce vaillant Phœbus doit se trouver réjoui de resplendir sur des visages de bonne humeur, lui qui voit bien plus

souvent des faces maussades? N'est-il pas consolant pour lui, de revoir les vieillards reprendre la gaîté et la curiosité de la jeunesse ? les enfans redoubler de turbulence ; et les jeunes filles, courant par troupes comme des perdrix, rieuses moqueuses, coquettes, pimpantes et atournées de tous leurs rubans, se gaussant de leurs amoureux en leur faisant la moue ! C'est une des rares circonstances où le soleil doit s'ennuyer un peu moins du triste rôle qu'il joue en nous éclairant.

Toute la ville de Beaumont était donc en liesse, dès l'aube du jour, attendant le résultat des merveilleuses promesses de don Barbillon.

Cette attente, à la vérité, se prolongea quelque peu, car ce ne fût guère avant

dix heures que les dames de condition, escortées des gentilshommes, leurs amis, leurs maris, leurs frères arrivèrent, qui à cheval, qui en litière, sur la grande place, avec une grosse suite de valets.

La garnison huguenote avait aussi, comme cela se passe dans nos fêtes modernes, fourni son contingent de splendeurs à la solennité, et d'après le principe qu'il n'y a pas de bonnes fêtes sans bourrades, les hallebardiers se firent un vrai plaisir, de maintenir la foule trop ardente et trop curieuse; ils distribuèrent les horions à la satisfaction générale, les rires en redoublèrent et l'arrivée de la noble compagnie fut saluée par les applaudissements et les souhaits gracieux partis de toutes parts.

Jean de la Tour-Miracle sortit alors

du principal pavillon suivi de MM. de Bourbet et de Mergey, ses assistants dans les fonctions hospitalières qu'il avait à remplir, et fort galamment vêtu, au goût de Barbillon, il vint présenter la main à la comtesse de La Rochefoucauld, et l'aida à descendre de cheval à l'entrée des barrières. Toutes les dames quittèrent de même leurs palefrois, et une brillante fanfare accompagna, sur l'air de *Mars et Vénus s'en vont en guerre!* l'entrée de ce galant cortége dans le grand pavillon.

Au milieu de tant de belles personnes Corisande brillait de tout l'éclat de sa beauté, et elle n'était pas, sans doute, ce que Phœbus, le radieux Phœbus devait considérer, en ce jour, avec le moins de plaisir. Des fleurs étaient gracieusement blotties près du marbre de son sein; des

plumes ondoyaient au-dessus de ses cheveux noirs. Elle était belle à ravir le cyclope le plus brutal. .

Aussi le baron Jean ne vit-il pas sans une émotion bien puissante les charmes de sa belle maîtresse; mais le baron Jean était, comme on sait, un homme ferme dans ses résolutions, et bien qu'il sentit fondre ses défiances à la splendeur de tant de grâces, il resta décidé à se tenir sur ses gardes; il repoussa bien loin la tentation de remettre à Corisande la lettre qu'il avait préparée pour elle et qui décidait de son avenir; il se dit enfin :

— Admirons! soyons épris puisqu'il n'est pas en notre pouvoir d'échapper à l'enchantement; mais ne nous conduisons pas comme un sot !

Condition de conduite bien difficile à remplir en amour! condition que les gens du Nord ne sauraient jamais garder, non plus que les gens de l'extrême Sud, et qui n'est guère au pouvoir que des habitants du Midi de la France.

Jean se permit pourtant à lui-même de servir d'écuyer à madame de Peyrecave; il l'aida à descendre de sa haquenée; il la reçut même dans ses bras, lorsqu'elle sauta à terre, et par suite il répondit avec plus de chaleur que la raison ne l'eût voulu, peut-être, à la pression délicieuse de la belle main coquette.

Heureusement, il n'y avait pas moyen de s'abandonner, en ce moment, aux attraits dangereux de l'intimité. Corisande et ses manèges agaçants ne pouvaient ien contre la foule qui entourait la

Tour-Miracle, et qui ne lui laissait pas oublier ses devoirs de maître de maison. Bientôt une voix connue vint dire au jeune homme :

— Monsieur le baron, on n'attend plus que vos ordres pour commencer le jeu de bagues !

C'était Barbillon qui s'exprimait avec cette autorité ; solennel dans son port, majestueux dans sa diction, ce respectable majordome (car il était majordome en ce grand jour), tout pénétré de l'importance de son emploi, balayait le plancher du panache de sa toque, et se balançait sur les deux hanches.

Jean, malgré ses bonnes résolutions avait tant de choses à dire à sa dangereuse adversaire ; il désirait si vivement

faire pénétrer quelque jour au milieu des soupçons qui remplissaient son âme, que cette interruption toute naturelle lui fut singulièrement désagréable. Le regard assez impertinent que jeta Barbillon sur madame de Peyrecave ne put non plus lui échapper et son humeur s'en augmenta. Il se promit bien de trouver une bonne occasion pour faire payer l'insolence de l'imprudent coquin, dont les services lui étaient en ce moment si nécessaires, et il se rendit avec soumission à l'avis de son conseiller.

Il fit placer, dans la galerie construite à cet effet, M. de La Rochefoucauld, la comtesse et les dames, et le jeu de bagues commença à l'instant même.

Tout le temps que dura ce divertissement guerrier auquel il évita de pren-

dre part, Jean, retiré à demi dans un coin de la tribune, eut grand soin d'observer les visages de ceux qui pouvaient avoir quelque influence sur sa destinée, et c'est ainsi qu'il ne vit pas avec plaisir une sorte d'intimité mystérieuse régner entre M. le comte et Corisande, entre Corisande et Bourbet. Deux ou trois fois il surprit du coin de l'œil leurs regards qui se dirigeaient de son côté, tandis qu'un imperceptible sourire errait sur les lèvres de la belle personne.

— On me joue comme un nigaud, se dit Jean; mais rira bien qui rira le dernier. Je ne suis pas encore dans le piége. Cuirassons-nous, sang-dieu! contre les œillades et les embuscades! Laissons faire la syrène, laissons-la faire, sang diable! elle verra ce qui sortira de tout ceci!

La journée se passa en divertissements semblables à tous les divertissement possibles. Grâce aux soins de Barbillon qui se multipliait, tout réussit à merveille ; les rafraîchissements circulaient avec profusion non-seulement en dedans, mais aussi en dehors des barrières, et si Jean avait eu le loisir de veiller à ce qui se passait, il eût conçu de très sérieuses inquiétudes sur la possibilité de payer tant de dépenses. Mais Jean pensait à des choses plus sérieuses encore.

Après le jeu de bagues, vint la comédie, où Barbillon se distingua et obtint à lui seul un succès de fou rire. A la vérité, dans une garnison obscure où jusqu'alors les plaisirs n'avaient pas abondé, on n'était pas en droit de se montrer difficile. Pour les efforts tant soit peu grotes-

ques de l'ancien lansquenet, on fit grande la part de l'indulgence, et pourtant le masque naturellement comique, la verve bouffonne et l'assurance imperturbable du drôle auraient encore suffi pour mettre en joie les esprits les plus mélancoliques.

Enfin, le soir arriva, les bougies furent partout allumées dans les pavillons, le bal commença et les parties de jeu s'établirent.

A quoi bon faire l'énumération des passepieds, des bourrées et même des chaconnes où plus d'une belle dame fit admirer sa grâce? Faudra-t-il s'étendre aussi sur les sarabandes applaudies où Balard se signala?

On s'amusait beaucoup, beaucoup! Jean était le seul qui ne pût pas en dire

autant. Il se confinait tout entier dans son rôle de dissimulation et d'observation; tiraillé entre l'amour, la rancune et la crainte, lorsqu'il rencontrait les yeux de Corisande, il répondait à l'agaçante tendresse de leur appel par un regard d'abord étudié, puis sérieusement amoureux, et murmurait dans ses dents :

— C'est un ange diabolique!

En passant derrière une portière, il entendit la voix de Bourbet qui demandait :

— Quand partent-ils donc?

— Demain matin, répondit M. de La Rochefoucauld.

— Bon, on s'arrange pour la catastro-

phe, à coup sûr, se dit Jean. Quelle furie ! que leur ai-je fait? que veulent-ils de moi ? Et ce misérable Méré, le plus grand coquin de l'Europe, j'en jurerais !.. C'est une insigne maladresse à moi de ne l'avoir pas tué sur le coup ! Ah, si j'avais pu prévoir ce qui se passe, je m'y serais volontiers repris à deux fois... Mais ils n'en sont pas où ils croient, et je leur ferai voir du chemin.

Balard vint le prendre par le bras.

— Eh bien, notre hôte, lui dit-il, nous ne tentons pas, ce soir, les faveurs de la fortune ?

— Que si vraiment! répondit la Tour-Miracle d'un air délibéré.

— Eh bien! continua Balard, venez à

cette table ci ; vous y trouverez vos principales victimes, et nous allons tout faire pour vous alléger de nos dépouilles.

— Je vous donnerai ample revanche, reprit Jean. Aussi bien, dépêchez-vous de m'appauvrir, car je ne resterai plus longtemps avec vous.

— Quelques heures me suffiront pour vous mettre à sec, dit un gros capitaine de Flandre qui avait été fort maltraité les jours précédens ; pour moi, je ne quitterai la table que pour aller mettre vos pièces dans mon coffre ou pour me jeter à la rivière.

— Noble résolution ! s'écria Bourbet ; elle est aussi la mienne. Allons, mon

prisonnier, tenez-vous bien; nous allons vous apprendre à vivre.

— Beaucoup de bruit, peu d'effet, dit Jean en souriant et en battant les cartes. Je tiens tout ce que vous voudrez, faites le jeu.

Et la partie s'engagea. La Tour-Miracle avait eu tant de bonheur les autres soirs, et la fortune s'était montrée si obstinément dévouée à le servir, qu'il ne songeait pas même à la possibilité des retours si ordinaires à la capricieuse. Il était quelque peu arrogant dans la prospérité, et prévoyait volontiers que le sort ferait des efforts extraordinaires pour le servir.

Mais de leur côté, ses adversaires coalisés avaient emprunté de l'argent de

droite et de gauche, et avaient juré de vendre plutôt leurs chevaux et jusqu'à leurs habits que de laisser le prisonnier catholique s'éloigner avec un seul liard de leur avoir.

C'était donc une intéressante partie que celle qui s'engageait. Plusieurs dames en étaient prévenues, et madame la comtesse, donnant le bras à Corisande, s'approcha de la table pour assister au combat.

— A la vue de sa perfide maîtresse, Jean pâlit involontairement, et fit un mouvement involontaire comme pour quitter la table.

— Qu'avez-vous, lui dit Mergey, en le retenant par le bras. Le cœur vous man-

que-t-il ? Vous voulez nous quitter ? Cela ne se peut.

— Je n'y songe pas, dit Jean un peu honteux de lui-même.

On entendait venir du salon voisin le son des violons de l'orchestre, et le bruit du pas tressautant en cadence. La partie se poursuivait au milieu d'un morne silence.

— Ces messieurs ont l'air d'être à une bataille, dit la comtesse.

— C'est bien autrement dangereux, dit Corisande ; car ils tiennent plus à leur argent qu'à leur peau.

Personne ne répondit. Un tour venait d'avoir lieu et Jean avait gagné. Balard

crût voir dans cette circonstance, un augure funeste, et, malgré la présence des dames, il laissa échapper un juron de dépit.

La partie recommença et pendant un instant, personne ne souffla mot.

Tout-à-coup le capitaine Flamand s'écria :

— Ce n'est pas à vous de prendre, la Tour-Miracle, c'est à moi !

— Je ne le crois pas, monsieur, répliqua Jean.

— J'en suis certain, dit le capitaine.

— Il serait singulier que je me fusse trompé, reprit Jean ; mais on peut s'en remettre au jugement des dames.

— Je suis le serviteur des dames partout excepté au jeu, répartit le Flamand, et il suffit que j'aie parlé pour qu'on me croie.

— Allons, pas de querelle, s'écria Mergey, que le coup soit nul.

— Je le passe à monsieur et je paie, interrompit Jean; ce n'est pas me ruiner.

Il se trompait à coup sûr; car, de ce moment, la fortune changea; il perdit, reperdit et perdit encore. Il doubla, il perdit; il tripla, il perdit. Tout le monde riait.

Des gouttes de sueur perlèrent sur le front de Jean. Il sentait que par son bonheur obstiné, il avait éveillé l'envie

et que l'envie se réjouissait de sa chute. Son orgueil se révolta et il sentit comme une sombre fureur bourreler son âme.

En ce moment, levant les yeux, il rencontra le beau regard de Corisande, qui semblait le contempler d'un air attendri. La bienveillance y était si réelle; la tendresse qu'exprimaient ces yeux charmans était si ardente, qu'il se sentit troublé. Il perdit tout-à-coup de vue les fantômes qui l'obsédaient.

— Que veut dire ceci, se dit-il? Est-elle sincère?

Comme il l'aimait, il se trouva tout disposé à la croyance, et ce fut, dans son malheur, un grand soulagement. La joie pénétra de nouveau dans son cœur. Il reprit courage, et posant un instant ses

cartes sur la table, il passa ses mains sur son visage, les frotta vivement l'une contre l'autre, et rapprochant sa chaise :

— Allons, messieurs, cria-t-il gaîment, je ne suis pas encore à sec !

— Voilà un brave gentilhomme, dit une jeune dame derrière lui, c'est dommage qu'il perde.

Qu'il perde était bien dit ; car Jean continua à voir ses pièces d'or et d'argent se détacher les unes après les autres de sa poche et aller grossir les tas formés devant ses adversaires.

Après un moment, il avait tout-à-fait oublié le courage nouveau dont il s'était armé; il eut beau regarder les yeux de Corisande, qui continuaient à l'encoura-

ger, ses pertes devenaient à chaque instant plus irréparables.

Enfin, il n'avait plus en sa possession qu'une dixaine de nobles d'or, lorsqu'il entendit derrière sa chaise la voix criarde et impertinente de Barbillon qui lui disait :

— Vraiment, monsieur, vous jouez là un joli rôle ! Ne voyez-vous donc pas que ces honorables gentilshommes trichent à qui mieux mieux !

Et Barbillon, debout, coiffé de son inséparable toque à panache, indiquait du doigt et de l'air le plus calme du monde, Bourbet, Balard, le capitaine flamand et un écuyer de M. le comte.

Jean avait déjà eu soupçon de quelque

déloyauté, il se leva d'un saut et jeta ses cartes sur la table.

— Corps diable! messieurs, s'écria-t-il, si vous êtes des fripons, je ne suis pas d'avis de continuer!

— Il n'y a ici de fripons que vous et votre acolyte, répondit Bourbet. Voilà huit jours que vous pipez des gens qui valent mieux que vous. Réservez vos tours de passe-passe pour ailleurs qu'ici!

— Monsieur, si j'osais vous offrir un conseil, dit modestement Barbillon à son maître, ce serait de passer votre épée au travers du ventre de ces beaux joueurs.

— Tu as pardieu raison, répliqua Jean, et comme je n'ai que deux gants, sup-

posez, messieurs, que vous en recevez chacun un à travers la figure !

Il s'était reculé en parlant ainsi comme pour donner du champ à ses ennemis. Les dames avaient fui en pleurant, en criant ; quelques-unes s'évanouirent ; le comte de La Rochefoucauld accourut.

— Comment ?, messieurs, s'écria ce seigneur, j'apprends qu'on insulte mon hôte ! Je ne souffrirai pas que les choses aillent plus loin... Remettez-vous, calmez-vous, baron. Il y a ici quelque malentendu... votre valet est un drôle qui mérite les étrivières ! M. de Balard, capitaine Bourbet, si vous répondez à la provocation, je vous en ferai sentir mon ressentiment !

— Bon hypocrite, se dit Jean, il me

réserve pour une meilleure chausse-trape!

Le bal avait pris fin, les femmes étaient parties; Corisande avait suivi la comtesse de la Rochefoucauld, sans que Jean, tout à sa colère, s'en fût d'abord aperçu. Les officiers provoqués s'arrêtèrent par respect pour leur chef, enfoncèrent leurs bonnets sur leurs yeux, et menaçant Jean du regard et le poing sur la hanche, s'éloignèrent tous ensemble d'un pas de triomphateurs.

M. le comte dit à Jean :

— Vous deviez partir ce matin; les choses s'arrangent à merveille. Vous êtes chargé de trop grands intérêts pour que je vous laisse gaspiller vos peines avec des étourdis. M. de Méré vous attendra

à l'aube du jour, en dehors de la porte de la ville, sur la route d'Orléans. Je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'en toutes choses vous pouvez compter sur mon amitié.

Ayant ainsi parlé, M. de La Rochefoucauld sortit à son tour, et Jean se trouva seul avec Barbillon dans la salle de bal complétement déserte.

Les bougies lui semblaient jeter des lueurs lugubres. Au milieu des longues et flottantes draperies qui se déroulaient partout, il croyait être sous un catafalque. Très fatigué, il se laissa tomber sur un fauteuil.

Barbillon s'assit vis-à-vis de lui, et ne chercha pas à le troubler dans ses rêveries. Loin de là, le discret serviteur

s'accommoda convenablement dans sa chaise, posa sa toque par terre, et s'endormit sur-le-champ, les yeux fixés sur ses panaches.

Une heure environ s'écoula dans un profond silence.

Au bout de ce temps, un bruit qui se fit au dehors éveilla Barbillon en sursaut. Des voix confuses et criardes se mêlaient en s'approchant du pavillon, ce qui fit que le majordome improvisé se dressa sur ses pieds et sortit.

Si Jean avait été moins perdu dans ses pensées, il aurait pu entendre le bruit d'une altercation assez vive; mais il n'y prit pas garde jusqu'au moment où Barbillon rentra et lui dit :

— Monsieur, ce sont les marchands de notre fête qui, ayant appris votre prochain départ, viennent demander leur dû.

— Ah! grands dieux! s'écria Jean en enfonçant ses bras jusqu'aux coudes dans les poches de son pourpoint, il ne me reste rien! J'ai tout perdu!

— Oh! oh! repartit Barbillon, vous ne pouvez donc rien payer?

— Rien! répéta Jean avec consternation.

— Il n'y a point là de quoi se désespérer, répondit le valet. Mais puisque nous n'avons point d'argent, il faut absolument trouver de l'esprit.

Et, se croisant les bras et levant la tête au plafond comme un astrologue à la recherche d'une planète, Barbillon resta quelques secondes très pensif.

L'ESPRIT DE BARBILLON SE DÉVELOPPE DE PLUS EN PLUS. JEAN SE TIRE D'INTRIGUE D'UNE FAÇON ASSEZ NOUVELLE.

XVII

— Voyons, monsieur, dit Barbillon, avez-vous imaginé quelque chose? Je suis curieux de savoir jusqu'à quel point vous avez plus d'esprit que moi.

— Déclare à ces marchands, lui ré-

pondit son maître, qu'il m'est impossible de les payer en ce moment, mais que je suis homme d'honneur et qu'ils ne perdront rien pour attendre.

— Allons, monsieur, je vais leur dire cela, répliqua Barbillon en éclatant de rire, et je vous réponds qu'ils seront fort satisfaits ! Tudieu ! comme vous avez le génie du commerce ! Mais, bien que je sois certain du plaisir que je vais leur faire, n'avez vous plus rien dans vos poches qu'on puisse au moins leur montrer? Je ne voudrais pas vous voir passer pour un misérable.

Jean tira ses dix nobles d'or.

— C'est toujours quelque chose, dit Barbillon, en clignant de l'œil.

Il étendit la main, prit les pièces et les

mit dans son pourpoint, puis conclut par ces mots prononcés d'un air capable :

— Je vais arranger cette affaire.

— Il sortit du pavillon et trouva les braves marchands occupés à maugréer contre l'air froid de la nuit et soufflant dans leurs doigts.

— Mes bons amis, leur dit-il d'un air paterne, monseigneur le baron est, en ce moment, en conférence intime, secrète et très importante avec monseigneur le comte et plusieurs autres gentilshommes de la plus haute volée; vous comprenez donc, sans que je vous l'explique, l'impossibilité où il est de venir vous entendre. Mais rassurez-vous, je vais tout terminer pour lui. Entrons dans ce joli

temple où un comédien fort distingué a fait cette nuit des merveilles d'escamotage. Nous allons mettre ordre à nos petites affaires.

— Est-il vrai, monsieur de Barbillon, dit le charpentier, que vous partez ce matin?

— Monseigneur le baron part ce matin, mais moi je ne dois le rejoindre que ce soir. Nous allons à la cour; si vous avez quelques commissions, je pourrai m'en charger; ne vous gênez pas; remettez-moi vos suppliques et vos placets; il m'arrive plus de trente fois dans le mois de voir le roi face à face, et de lui parler, comme je vous parle. Vous avez apporté vos mémoires?

— Oui! oui! répondit le chœur des créanciers avec enthousiasme.

— Et vous avez pris aussi du papier et de l'encre pour que je puisse discuter, corriger, réduire et régler lesdits mémoires?

— Oui, répondirent encore, mais d'une voix moins éclatante, les bons bourgeois.

— Allons donc, mes enfants, continua Barbillon en se plongeant dans un fauteuil, approchez sans crainte et faisons vite, car des préoccupations d'un ordre très élevé absorbent toutes mes facultés! Je ne puis vous donner que quelques minutes! *Compte du tapissier* : bon! pour tentures, soiries, étoffes de toutes couleurs, total 2,500 livres tournois. *Compte du marchand de vin*, 1,000 livres, ce n'est pas déraisonnable. *Compte du charpentier*, 3,800 livres; les bois n'étaient pas de la première qualité, mais n'importe. *Compte*

des rôtisseurs et traiteurs, 2,200 livres; je crois avoir remarqué des volailles dont le goût ne me convenait pas, mais je ne suis pas chicanier. *Compte des tailleurs,* 6,954 livres; parfait! Somme totale de tous les comptes, 15,454 livres tournois. Je suis sûr, mes amis, de votre grande honnêteté; cependant il n'est pas probable qu'ayant connaissance de l'immense générosité de mon maître, vous n'ayez pas un peu enflé nos petites dépenses; je vous pardonne, et je me contente de porter à vue de nez nos dettes à 12,000 livres juste. Vous criez? Nous les porterons à 11,000 livres, et comme je suis pressé, je vais diminuer encore, si vous n'êtes pas raisonnables, pour me dédommager de la perte de mon temps. D'ailleurs, marauds que vous êtes, je vous trouve d'étranges personnages!

Vous faites du bruit quand je vous paie comptant ? Oh ! oh ! ce mot là vous fait taire. Oui, comptant! Passez-moi un chiffon de papier et vous allez voir.

Et il écrivit :

« Monsieur le capitaine de Bourbet, monsieur le capitaine Van Coëck et monsieur de Balard auront à solder aujourd'hui, avant midi, chacun pour leur part, la somme de 11,000 livres tournois, aux porteurs du présent bon, sur les 25,000 livres que monsieur le baron leur a remis cette nuit passée à l'effet de régler ses dépenses.

Je signe pour mon maître : « BARBILLON. »
Avec ce papier, on vous paiera quand vous voudrez ; si, du reste, il vous était fait la moindre difficulté, je serai là ponr

la lever, car c'est en grande partie à cause de vous que je ne quitte pas Beaumont avant ce soir. Allez, mes braves, et que le ciel vous conduise !

Barbillon se leva et congédia d'un geste tous les créanciers, qui se retirèrent fort contents, pour lui, il ne l'était pas moins, car il volait à son maître dix nobles d'or, et s'enrichissait d'un bon tour qu'il lui serait fort agréable de raconter autour des pots à des amis de sa trempe.

Il rentra dans le pavillon.

— Monsieur, dit-il à Jean, votre idée a été fort bien reçue, et les marchands comptent sur l'effet de vos promesses.

— Aussitôt que je serai chez mon père,

répondit Jean, leur envoyer ce que je leur dois sera ma première action. Il est temps de partir maintenant, l'aurore ne va pas tarder à paraître.

— Dans tous les cas, monsieur, vous ne pouvez songer à vous mettre en chemin avec le costume pimpant et léger que vous portez à cette heure. Je vais aller chercher votre manteau et votre buffle, et le reste de vos hardes.

— Va, et ne te fais pas assommer par ces misérables qui m'ont volé.

— Tous les gens qui volent ne sont pas des misérables, insinua Barbillon d'un air piqué; mais sans s'arrêter à développer ce paradoxe, il s'en alla chez les huguenots qu'il réveilla avec force, encore regrettant bien, dit-il, de ne pouvoir

entrer dans la chambre de son maître sans passer par la leur.

— Cordieu, s'écria Balard, j'ai grande envie, maroufle, de te casser quelque bon bâton sur les épaules.

— Et si vous essayez, répliqua Barbillon, j'ai mon épée et je vous éventre. Mais à quoi bon faire tant de bruit ? Vous m'en voulez d'avoir averti mon maître de votre subtilité ? Vous devriez me remercier, au contraire, pour avoir parlé si tard.

Balard se jeta au bas de son lit, et saisit une chaise pour châtier Barbillon ; mais Bourbet et Mergey s'étant mis à rire, Balard se trouva ridicule.

— Allons, monsieur, au lieu de nous

nuire, raisonnons un peu. Vous avez tout gagné à mon maître ; il n'a pas un rouge liard pour s'en aller. Soyez généreux, et faites quelque chose pour lui.

— Laisse-nous tranquilles, toi et ton maître, dit Balard en se recouchant; n'allez-vous pas nous demander l'aumône ?

— C'est un marché que je veux vous proposer. Je vous vends toute la défroque de mon maître à part ses buffles, ses bottes et ses chausses de drap pour cinquante écus; cela en vaut bien deux cents; et vous y profiterez.

— Voilà qui est raisonnable, dit Bourbet en se levant à son tour; prends tes cinquante écus, et bon voyage! tâche qu'on ne te voie plus.

— A Dieu vous commande, messieurs, répliqua Barbillon; il descendit l'escalier, et revint à son maître, qu'il aida à changer de vêtements. Comme il avait pour ce bon maître un grand amour, il s'éleva en lui quelques scrupules, lorsque Jean, sortant de sa rêverie, lui dit :

— Sais-tu bien, Barbillon, que je n'ai plus rien dans mon escarcelle, et que je ne sais comment nous nous y prendrons pour manger en route?

Barbillon fit sur lui-même un effort héroïque.

— Voici vingt écus que j'ai trouvé dans vos poches, monsieur, murmura-t-il d'une voix mal assurée; c'est assez, en vivant sobrement, pour atteindre le but de notre voyage.

— Donne, dit Jean. Il était équipé; il boucla le ceinturon de son épée, enfonça son chapeau dans ses yeux, jeta son manteau sur ses épaules et sortit du pavillon, suivi de son valet.

A l'entrée des barrières, il trouva le petit laquais bleu, et s'arrêta involontairement pour écouter ce que le drôle pouvait avoir à lui dire.

— Monsieur, voici un billet dont il vous faut prendre connaissance et sans aucun retard.

Jean prit le billet; il contenait ce peu de mots :

« Ne suivez pas votre compagnon. On vous a trompé. C'est la haine et la légèreté qui vous ont compromis, c'est le repentir qui cherche à vous sauver. »

— Heureusement, pensa Jean, que je n'ai pas attendu cette boutade du repentir pour prendre mon parti. Elle avoue ses perfidies, la traîtresse!

Le petit laquais bleu avait disparu. Jean ne courut pas après lui et, continuant sa route, il arriva à la porte de la ville, où la sentinelle l'arrêta.

Le chef du poste appelé, reconnût la Tour-Miracle et, l'ayant averti qu'un gentilhomme de ses amis l'attendait en dehors des remparts, il lui fit ouvrir la poterne et lui souhaita bon voyage.

A une centaine de pas, Jean trouva M. de Méré, son valet et quatre chevaux qui faisaient le pied de grue.

— Mille pardons de mon retard, dit Jean.

— Trève de compliments, repondit le Huguenot. Montez sur le cheval et partons.

— Voilà, pensa Jean, un homme peu poli; mais je lui apprendrai à vivre.

La petite troupe se mit en marche. Notre héros se promit bien d'observer son compagnon, et de près et du mieux possible. Or, le meilleur moyen d'observer était de faire paler; c'est à quoi il se résolut.

Cependant le jour s'était levé, et Jean considéra M. de Méré avec attention. C'était un homme grand et sec, à visage jaunâtre. Son nez était recourbé comme celui d'un milan, ses lèvres étaient tellement minces, qu'à peine étaient-elles une ligne étroite d'une couleur bleuâtre.

Quand Méré ouvrait la bouche, on voyait quelques débris de dents plantées en désordre.

Le possesseur de cette figure avenante portait la moustache à la mode du temps, relevée, avec la royale taillée en pointe; mais sa barbe était un assemblage de poils noirs et rares, aussi rudes que les scies d'un sanglier. Du reste, dans cette figure désagréable, dans ce corps mal charpenté, il y avait bien des marques d'une force prodigieuse, et Jean ne se le dissimula pas. Il entama la conversation.

— Pour un rigide protestant comme vous l'êtes, monsieur, ce doit vous être une mission désagréable que d'approcher monseigneur de Guise.

— Je ne suis plus protestant, répondit Méré d'une voix creuse.

— Bah! vous n'êtes plus protestant?

— Non! je me suis converti. Sachez de plus que je n'aime pas à être interrogé; faites-en votre profit.

— Et moi, répliqua Jean, il ne m'arriva jamais de profiter des conseils que je ne demande pas. Mais si vous tenez, monsieur mon frère, à garder ma compagnie, tâchez de me faire meilleure mine, ou nous en viendrons à des explications désagréables.

Méré jetta sur l'audacieux un regard de travers; puis il cessa tout à coup de froncer le sourcil et sa bouche grimaça même un sourire.

— Je conviens, dit-il, que je ne suis pas aimable; j'ai beaucoup plus hanté les camps que les cours et les livres de religion que les romans où l'on apprend à bien dire. En outre, je relève de la fièvre quarte; je vous prie de m'excuser.

— Il ne dit pas un mot qui ne soit un mensonge, pensa Jean. Je la connais ta fièvre quarte, puisque c'est moi qui te l'ai procurée.

Après cette réflexion mentale, il resta sans parler, et Méré n'essaya pas de rallumer sa verve. Barbillon se tenait à l'arrière-garde avec le valet qui paraissait non moins taciturne que le maître, aussi Barbillon, suivant sa louable habitude, ne tarda-t-il pas à entonner une chanson de corps-de-garde.

Deux ou trois fois, monsieur de Méré se retourna, visiblement impatienté, mais il ne souffla pas mot, et Jean qui suivait tous ses mouvements et qui cherchait à se les expliquer, traduisit ainsi cette longanimité :

— Il veut éviter toute querelle. Avec une figure comme la sienne, on est nécessairement batailleur. Le pauvre homme se contraint, il étouffera, si je ne prends pitié de lui. Allons, je suis assez éloigné de Beaumont, pour lui faire plaisir ainsi qu'à moi. Mettons-nous à l'œuvre.

Il regarda encore Méré. Celui-ci avait la tête baissée sur sa poitrine. Il était devenu encore plus jaune; ses yeux brillaient comme des escarmouches; il semblait en extase.

— A quoi bon, peut-il penser, se dit Jean saisit d'une indicible émotion.

Il resta, malgré lui, quelques secondes à le considérer, puis revenant à lui :

— C'est le bon moment, ajouta-t-il; mais il s'arrêta encore en pensant à Barbillon. Fallait-il faire un signe à ce bon serviteur? C'était risquer de se perdre.

— Bah! Barbillon je le retrouverai toujours!

Aussitôt Jean se baissa vivement vers sa droite, saisit Méré par la botte, lui leva la jambe violemment et de l'autre main, lui arrachant la bride de son cheval, le précipita sur la route; puis, en même temps, il piqua des deux et s'élança au galop dans un chemin ombragé

d'arbres touffus qu'il venait de remarquer et qui s'ouvrait à sa gauche. Il entraînait après lui le cheval de Méré.

— Pourvu, se disait Jean tout en gagnant du terrain, que Barbillon ne se laisse pas prendre! Dans tous les cas, je fends la tête à qui me poursuit.

Il mit aussitôt la main sur ses pistolets, car il entendit derrière lui le galop de deux chevaux. Mais c'était Barbillon qui, fidèle imitateur de son maître, avait démonté le valet et accourait en riant à gorge dèployée.

— Ah pardieu! ah pardieu! monsieur, quand il vous prendra de pareilles lubies, avertissez-moi, du moins... Heureusement que j'avais les yeux sur vous, et je vous ai joliment jeté ce domestique à

croix ou pile sur le corps du maître. Où allons-nous de ce train-là ?

— Mais à Anet ; tu sais bien que c'est le but de mon voyage.

— Bah ! je croyais que la belle Corisande vous l'avait fait oublier.

Malgré la gravité des circonstances et la rapidité de la course, Jean prit son temps pour appliquer un vigoureux coup de houssine sur les épaules de Barbillon qui ne sourcilla pas.

Les deux aventuriers coururent pendant trois bonnes heures, jusqu'à ce que la vue d'un cabaret qui se montra au bas d'une côte inspira tout-à-coup à Barbillon des idées sédentaires qu'il s'efforça de faire partager à son maître.

— Monsieur, dit-il, depuis le souper de cette nuit, nous n'avons ni bu ni mangé ; je ne vous cache pas que je suis quelque peu à bout de mes forces, et qu'il me paraît temps d'y pourvoir. Qu'avons-nous à craindre ? Nos gens sont restés à pied sur la grande route à deux bonnes lieues de tout endroit habité. En supposant qu'un hasard inouï leur ait fait trouver des chevaux deux mniutes après notre départ, ils auront le choix entre bien des chemins pour nous poursuivre. Et puis, il faut un peu laisser souffler nos chevaux, si nous voulons être portés plus loin.

— Déjeûnons donc, répondit Jean, mais le plus promptement possible, et ne le grise pas

On mit pied à terre ; Barbillon entra

dans l'auberge et reparut bientôt avec un garçon qui apportait une mangeoire et de l'avoine pour les chevaux.

Jean ne voulut pas permettre à Barbillon de s'asseoir pour déjeûner, sachant que ce serait le moyen de n'en plus finir. Puis, ayant pris l'aubergiste à part, il s'entretint quelques instants avec lui, et revint ensuite à Barbillon.

— Voici, lui dit-il, ce que j'ai à t'ordonner. Tu vas te rendre au camp devant Orléans, en faisant la plus grande diligence possible. Tu chercheras à t'adresser à quelque officier, et tu avertiras qu'on se défie d'un certain la Tour-Miracle qui a pour nom véritable Poltrot de Méré. Tu diras notre aventure, et lorsque le coquin arrivera, tu auras bien soin de le désigner. Je t'avertis que tout ce que

je te commande là est de la plus grande importance, et que si tu manquais à l'exécuter, tu pourrais être cause des plus grands malheurs.

— Mais, monsieur, répliqua Barbillon en se grattant l'oreille, que vous importe si ce M. de Méré veut ou ne veut pas faire un mauvais coup? Ce ne sont pas là vos affaires. Laissez-le tranquille le brave homme!

— Fais ce que je te dis et ne raisonne pas. Ton cheval est reposé; laisse-moi avec les trois autres montures, et va-t-en.

Barbillon ne répliqua pas, se mit en selle, et partit d'un petit trot fort gaillard. Quand Jean le vit loin, il demanda à l'aubergiste le guide que celui ci lui

avait promis, et il se mit en chemin à son tour, après avoir vendu deux chevaux le quart de ce qu'ils valaient.

Il était plein de joie ; il se voyait sorti de nouveau des mains des protestants. Son collier était toujours à son cou ; peu de distance le séparait maintenant d'Anet. Il se livrait aux plus charmantes rêveries, et plus d'a demi désabusé de Corisande, il appelait avec ferveur l'image de Magdelaine pour charmer le reste du voyage.

Tandis qu'il s'en allait ainsi livré à ses amoureuses pensées, Barbillon était bien loin d'obéir à ses ordres. Le drôle, profondément indépendant, avait fait environ une demi-lieue et était revenu au petit pas vers l'auberge.

— Ma foi, se disait-il, le vin est passable; la fille est jolie; je ne vois pas pourquoi je ne passerais pas là un ou deux jours. J'y mangerai un peu de mes petites épargnes, et ensuite j'irai dépenser le reste dans quelque ville, sans me mêler des affaires des catholiques avec les protestants, niaiseries qui ne me regardent pas. Quand je n'aurai plus rien, je serai tout heureux d'aller rejoindre mon bon maître.

JEAN ACHÈVE HEUREUSEMENT SON VOYAGE ; ET IL DEVIENT LE CONFIDENT DE PROJETS TRÈS IMPORTANTS POUR LE DESTIN DE LA FRANCE.

XVIII

Les poètes du seizième siècle ont célébré à l'envi les magnificences du château d'Anet. Ils en ont loué la merveilleuse architecture, la grace somptueuse, l'aspect imposant; ils ont prodigué l'hy-

perbole pour décrire l'intérieur du beau manoir, plus ravissant encore que l'extérieur, et même sur les campagnes environnantes, sur les belles plaines, sur les côteaux, sur les forêts magnifiques et giboyeuses qui en formaient le domaine, ils ont jeté les voiles féeriques de leurs imaginations.

Plus tard, Vaux et Trianon excitèrent moins de verve et animèrent un moindre enthousiasme. Vaux était la splendide création d'un puissant financier; Trianon, l'idée charmante d'une reine aimant la solitude et les bois; mais Anet, c'était bien plus encore pour les poëtes qui aimaient à évoquer dans ses galeries les amours, dont les tendres volontés avaient fait élever l'édifice.

Au jour où Jean de la Tour-Miracle

venait se présenter à la grande porte du château, les amours n'y résidaient plus. Tous, jusqu'au dernier, avaient pris leur volée, et, il faut l'avouer, les poètes les avaient suivis.

Depuis la mort d'Henri II, madame Diane, parvenue d'ailleurs à un âge où d'ordinaire les femmes les plus belles ne se peuvent plus faire illusion sur la vanité des choses humaines, madame Diane avait congédié la foule brillante qui ne la quittait pas aux temps de sa faveur, et elle semblait prendre à tâche de cacher sa vie aux courtisans. Aussi, dans tous les lieux où la cour de France séjournait d'ordinaire, à Paris, à Blois, à Amboise, ignorait-on absolument à quoi se passaient les journées de la gracieuse dominatrice d'autrefois.

Vaguement on savait qu'elle vivait encore, qu'elle était toujours belle, mais elle n'était mêlée dans aucune intrigue, et on n'avait pas le temps de s'occuper d'elle.

La reine Catherine avait su bon gré à sa rivale de la franche résolution avec laquelle elle lui avait cédé le terrain ; aussi ne l'avait-elle ni tourmentée ni même inquiétée. Et, après tout, pourquoi madame Catherine aurait-elle gardé rancune à la belle Diane? Les caprices du cœur de son royal époux ne l'avaient jamais grandement occupée ; c'était un bien qu'elle désirait peu. Le pouvoir de gouverner, son seul rêve, son unique désir, elle savait bien que la favorite n'était pas coupable s'il ne lui était pas accordé, et elle n'ignorait pas davantage

que le roi l'ayant proclamée *la plus grande brouillonne qui fût jamais*, pouvait renoncer à ses amours, mais ne lui laisserait jamais glisser la main dans le maniement des affaires.

Voilà comment Diane et Catherine avaient cessé de se craindre en ne se voyant plus; la reine de France avait bien autre chose à faire dans cet an de grâce 1563 qu'à venger les blessures faites jadis à la sensibilité douteuse de son âme.

Quant à la Reine de beauté, encore une fois, elle avait pris courageusement son parti; le jour où le roi mourut, elle quitta la cour, emportant, disait-elle, une douleur qui désormais lui rendrait légers tous les coups de la fortune. Elle était venue se renfermer dans son châ-

teau d'Anet, qu'elle n'avait plus quitté, et elle avait admis seulement à partager sa solitude un petit nombre d'amis éprouvés qui, l'un après l'autre, seront ici présentés au lecteur.

Il était environ six heures du matin, et Jean de la Tour-Miracle, quittant la grande route, s'était engagé dans l'immense avenue qui menait au château. Déjà il en apercevait l'enceinte crénelée et la porte majestueuse. Enchanté d'être enfin au but de son voyage, à peu près persuadé que ni huguenots ni malandrins ne viendraient désormais renouveler sa captivité, il voyait toutes choses à travers un prisme charmant, et, sans arrière pensée, il avait repris toute sa bonne humeur naturelle.

Ce qui lui plaisait surtout, c'était l'i-

dée d'avoir sauvé le collier de tous les périls, et de pouvoir se présenter fièrement devant sa marraine, comme un homme capable d'entreprendre et de mener à bien une aventure difficile.

— Bravo! se disait-il, je m'en suis bien tiré, et je le donnerais en cent à des cavaliers plus âgés et plus expérimentés que moi ; je maintiens que le capitaine Bourbet, les huguenots de Lescout, le charbonnier, les gardes-du-corps de Pierrot, les soldats de La Rochefoucauld, et Méré, étaient tous des gaillards auxquels il n'était pas aisé d'échapper. Mais grâce à mon étoile et à mon adresse, me voilà dehors!

Après avoir ainsi décerné des couronnes à ses mérites, il lui vint quelques regrets au sujet de Magdelaine.

— Je vais rester bien longtemps sans la voir ! Qui sait ? des semaines, des mois, une année peut-être. Ce n'est pas gai. Mais heureusement mon cœur lui est revenu tout entier ; je ne sens plus rien pour cette fausse, cette perfide Corisande, et je veux que tous les diables d'enfer m'emportent par les cheveux si jamais je lui donne plus une pensée.

Il se ressouvint en ce moment des deux lettres qu'il avait dans ses poches, de l'ardente déclaration adressée à madame de Peyrecave et de l'aveu entortillé destiné à mademoiselle de Castillac. Il prit les deux épîtres, les déchira en mille morceaux et en sema les hautes herbes de l'avenue.

Peu d'instants après, il se trouva devant la grande entrée du château. Le pont

était baissé, mais la porte était fermée.

Jean appela à haute voix le concierge :

— Hola, holà hé! quelqu'un! Ouvrez-moi la porte!

— Que demandez-vous, monsieur? dit un factionnaire qui se promenait sur les créneaux.

— Je demande à entrer.

— On n'entre pas ainsi. Qui êtes-vous, d'où venez-vous, que voulez-vous?

— Je suis le filleul de madame Diane; je viens du fond de la Gascogne, et je suis chargé d'une commission impor-

tante. Maintenant que vous savez tout cela, vous allez me donner accès, je suppose ?

Le soldat s'était retiré ; il y eut un moment de silence, après quoi la porte s'ouvrit et le concierge parut.

C'était un gros domestique, rond comme une tonne, l'air bon vivant, et clignant de l'œil comme un homme qui a vécu à la cour et qui sait le besoin d'observer son monde.

— Monsieur, dit-il à Jean, on vous a fait attendre et j'en suis désolé. Mais vous comprenez que dans ces temps malheureux où tant de malintentionnés courent la campagne, il est bon de prendre ses précautions. Veuillez entrer, je vous prie, dans ce pavillon où je demeure, je

vais aller prévenir M. l'écuyer de votre venue.

— Monsieur le concierge, répondit Jean, il me semble que les formalités sont bien longues ; faites de votre mieux pour que tout cela finisse, pour que je puisse réclamer à déjeûner, et enfin pour que je sois présenté ce matin à madame ma marraine.

Ayant ainsi très péremptoirement exprimé ses désirs, Jean entra dans le pavillon du concierge et s'assit devant la cheminée.

Bien que la matinée fût assez belle, encore était-ce une matinée d'automne, et Jean ne fut pas fâché d'approcher ses bottes éperonnées des tisons qui flambaient joyeusement.

Enfin le concierge reparut accompagné d'un grave personnage à cheveux blancs.

— Voici, dit-il, l'écuyer de madame, M. de Meurongy.

C'était un petit vieillard, à l'air fort honnête, à la physionomie ridée et un peu spirituelle, et aux yeux singulièrement inquisitifs. Il se montra fort poli.

— Vraiment, monsieur, dit-il à Jean après lui avoir rendu son salut, vous devez nous trouver peu hospitaliers dans notre façon d'accueillir les visiteurs et surtout ceux qui sont comme vous des parents. Mais que voulez-vous, il faut bien prendre ses précautions, surtout lorsqu'on a l'honneur de servir une dame aussi élevée, aussi considérable que no-

tre maîtresse. Agréez mes excuses, je vous prie, et faites-moi la grâce de monter dans mon appartement où nous déjeûnerons ensemble, s'il vous plaît.

— J'accepte avec reconnaissance, répondit Jean; mais à quelle heure pourrai-je voir ma marraine?

— Voyons un peu, reprit M. de Meurongy, madame Diane est en ce moment à la chasse.

— Quoi! s'écria Jean, à six heures du matin?

— Tous les jours elle sort à cheval à cinq heures, sans s'inquiéter du temps qu'il fait, continua l'écuyer; c'est une habitude de toute sa vie. Elle va rentrer à sept heures; elle entendra la messe;

elle se mettra ensuite à sa toilette qui dure invariablement jusqu'à midi; pui viendra le dîner... Je ne crois pas que rien s'oppose à ce que vous ayez l'honneur de saluer madame Diane à l'heure où elle nous reçoit habituellement, c'est-à-dire à trois heures.

— Va pour trois heures, mais c'est attendre beaucoup!

— Je tâcherai de vous rendre le temps aussi court que possible, jeune impatient, dit M. de Meurongy. Quittons la loge de Patru, s'il vous plaît, et montons chez moi.

En traversant la cour, Jean et son guide firent rencontre de plusieurs gentilshommes; le cavalier gascon remarqua, non sans quelque surprise, que tou

étaient d'un âge plus que mûr; les cheveux blancs abondaient, les cheveux gris n'étaient pas communs; quant aux cheveux noirs ou blonds ou chatains, il n'en vit pas.

Et ensuite ce qui le frappa, ce fut l'air de réserve et de politesse malveillante avec laquelle tous ces dignes personnages se saluaient.

Une fois entré dans l'appartement de M. de Meurongy, la Tour-Miracle oublia toutes ses observations pour ne plus voir que la table fort bien servie du déjeûner, et pendant quelques instants, son grave compagnon le laissa libre de satisfaire son appétit; mais bientôt il commença une conversation hérissée de tant de points d'interrogations, que Jean, maudissant la curiosité, se crut presque

entre les mains d'un lieutenant criminel. Toutefois il finit par se plier de bonne grâce aux vœux de son interlocuteur, et il lui raconta sur son père, sur lui-même, sur ses récentes aventures, tout ce qui était de nature à l'intéresser.

Ce fut l'histoire de M. de Méré qui parut préoccuper davantage le vieux gentilhomme.

— Voila une circonstance, dit-il, dont il serait peut-être possible de tirer le plus utile parti.

— Et comment cela ? répondit Jean en se versant à boire.

— Je m'entends à merveille, reprit l'écuyer. Le temps n'est pas loin peut-être où tout en France rentrera dans

l'ordre; où nous verrons s'abaisser les superbes, où la belle des belles, où la plus grande dame du royaume reprendra le pouvoir incontesté que... Mais il est inutile d'en dire davantage; j'ajouterai cependant, mon bouillant ami, que votre admirable marraine est entourée de serviteurs qui donneraient leur vie pour elle, et qu'avec un pareil secours la fortune ne saurait toujours lui être contraire.

— Je vous comprends de moins en moins! s'écria Jean. Voulez-vous dire par hasard, qu'un danger quelconque menace madame ma marraine? S'il en était ainsi, comptez sur moi comme sur vous-même, je suis tout prêt à...

— Bien, très bien; vous êtes digne de

savoir mes nobles projets; je suis certain que vous les goûterez... Mais, pour le moment, silence et discrétion, voici plusieurs de nos gentilshommes qui viennent me faire leur visite; soyez réservé vis-à-vis d'eux : la trahison ou la sottise vont faire irruption dans ma chambre...

— Du diable, pensa Jean, si je comprends un mot à tout ceci. Je crois deviner seulement qu'on intrigue encore mieux ici qu'à Beaumont.

A l'instant il vit entrer dans la chambre quatre ou cinq gentilshommes, tous vieux, tous cérémonieux, tous de mine assez morose, à l'exception d'un seul, dont le nez rouge et pointu, le menton de galoche et les petits yeux gris et per-

çants, trahissaient une humeur assez sardonique.

Après les révérences et les compliments, Jean vit la conversation s'engager sur la pluie et le beau temps; on parla quelque peu des événements du jour, mais cependant avec réserve, et chacun visiblement s'observait.

Un seul point sur lequel tout le monde semblait d'accord, c'était de parler de madame Diane avec un accent d'adoration profonde; son nom n'était jamais cité sans un déluge d'épithètes louangeuses, et il faut avouer que Jean, se trouvant dans une atmosphère tellement imprégnée de respect, sentit encore grandir en lui la vénération qu'il portait à sa marraine et l'impatience de voir une

personne qui avait su inspirer autour d'elle des sentiments si enthousiastes.

Après un moment d'entretien, une véritable visite, les gentilshommes se retirèrent, et monsieur de Mérongy dit à Jean :

— Maintenant, mon cher ami, il faut que je vous quitte à mon tour; j'ai à remplir les devoirs de ma charge. Je vous engage à vous promener dans les jardins, à visiter nos fortifications, enfin, à prendre tout le plaisir que vous pourrez trouver dans des lieux aussi célèbres que le sont ceux-ci. Quand madame Diane voudra vous recevoir, je ne manquerai pas de vous en faire prévenir. Une dernière recommandation : évitez surtout d'accorder aucune confiance à tous les honnêtes gens qui viennent de sortir ;

vous ne les connaissez pas encore, soyez donc prudent et défiant.

— Je vous le promets, répondit la Tour-Miracle.

M. de Meurongy lui serra la main, le quitta, et Jean descendit dans les jardins qu'il parcourut avec un extrême plaisir. Il ne pouvait se lassser d'en admirer les détours, les points de vue, les statues innombrables, les bassins de marbre blanc où se jouaient des cygnes.

Il était arrêté devant une vaste pièce d'eau, quand il fut rejoint par le gentilhomme sardonique dont la figure lui avait paru annoncer plus d'esprit que les faces allongées des autres serviteurs de madame Diane. Jean n'était pas encore grand physionomiste.

— Vous êtes seul, monsieur, lui dit ce gentilhomme qu'il savait s'appeler monsieur de Beaugeois ; vous êtes seul, et vous pensez, je le parie, que la solitude est pien préférable à la société de tant de vieux fous que vous venez de voir.

— Oh! monsieur, s'écria Jean, c'est bien mal penser et de mon intelligence et de mon respect pour vous.

— Bah ! continua M. de Beaugeois en levant les yeux au ciel et en secouant les épaules ; en peut-il être autrement quand on entend un maître sot comme ce Meurongy vous débiter les plus ridicules chimères ? Je pense qu'il vous a déjà confié ses projets, ses plans, ce grand politique ?

— Non pas que je sache, répondit Jean

fort curieux de savoir enfin ce dont il s'agissait. Il m'a cependant laissé entrevoir bien des choses ; mais je n'ai pu encore, je l'avoue, me faire une opinion arrêtée.

— Lui-même doit rougir de ses sornettes, lorsqu'il lui vient quelque moment lucide, car il n'est pas encore aussi inepte que M. Plissé, notre majordome. Pour vous faire juge de leurs rêveries, imaginez, monsieur, qu'ils croient pouvoir remettre madame Diane à la tête des affaires en contractant alliance avec les huguenots. Comment trouvez-vous cela ?

— A la vérité, je n'y vois guère de raison, répliqua Jean.

— Les imbéciles ! continua M. de Beau-

geois ; comme si les meneurs protestants avaient envie de partager leur butin avec quelqu'un. Que donneraient-ils à madame Diane, je vous prie ?

Ici M. de Beaugeois branla encore la tête, comme un homme pénétré de l'absurdité de ce qu'il blâme Jean ne fit aucune observation, car il s'aperçut que son interlocuteur n'avait pas fini son discours.

En effet, le vieux gentilhomme reprit bientôt :

— Après les deux buses dont je viens de vous parler, nous avons encore un autre parti, qui est celui de M. de Vertois. Ce brave homme croit que la reine Catherine s'unira volontiers à madame Diane pour combattre à la fois les ambi-

tieux catholiques et les intrigants huguenots. Que pensez-vous d'une pareille idée?

— Elle ne me paraît pas avoir grande chance de succès. Mais si M. de Vertois est seul à la préconiser, je ne vois pas quel danger elle peut avoir?

— Eh, eh! ne pensez pas ainsi. Vertois a su gagner à son parti le premier valet de chambre de madame Diane, et il est à craindre que par l'influence de ce misérable, qui est un homme de sac et de corde, il ne parvienne quelque jour à entrainer notre adorable maîtresse dans quelque fausse démarche. Mieux vaudrait encore cependant qu'on en crût Vertois que l'indigne Pourtus, un misérable, et, entre nous soit dit, capable de tout; ce-

lui-là conseille une alliance avec les Guise : je crois qu'il est payé par eux.

— Mon Dieu ! monsieur, s'écria Jean, que vous m'effrayez ! je suis au désespoir d'apprendre que madame ma marraine est entourée d'aussi mauvais serviteurs ! Ne vaudrait-il pas mieux se tenir en repos et oublier même que le roi Henri II, de glorieuse mémoire, ait jamais vécu? Vraiment, monsieur, si mon âge me permettait ici d'avoir une opinion, je penserais que losqu'on possède un aussi beau château, un parc comme celui-ci, et un homme d'esprit comme vous, pour causer de mille choses intéressantes, le mieux qu'on pourrait faire serait de renoncer à l'ambition, surtout quand les circonstances ne permettent plus à une

tête sensée de rien espérer de ce côté-là.

Au début de cette petite harangue, M. de Beaugeeis avait souri, puis il avait froncé le sourcil, puis le compliment l'avait adouci. Une minute se passa, puis il reprit la parole.

— Je crois que vous êtes dans une fâcheuse erreur, monsieur de la Tour-Miracle, dit-il. La France entière adore madame Diane, et, à moins que d'être un traître, on doit convenir de l'influence immense dont elle jouit dans toutes les provinces. Aussi est-ce mon opinion qu'il lui faudrait lever une armée et se mettre en campagne contre tous les partis, sans réclamer aucune alliance. Les avantages de cette résolution seraient sans

nombre, et je vais vous les exposer.

Ici M. de Beaugeois se lança dans une série de raisonnements auxquels Jean prêta peu d'attention, dominé qu'il était par le profond étonnement où le jetaient tant de folies.

Après une bonne heure de loquacité, au moment où M. de Beaugeois décrivait à son patient auditeur la future prise de Paris et l'enlèvement du roi, un page vint annoncer à Jean que madame Diane le faisait demander.

Notre héros se trouva un peu ranimé par cette nouvelle; son sang qui s'était glacé pendant une conversation par trop soporifique, recommença à circuler, et il rougit de plaisir et d'émotion en pen-

sant qu'il allait enfin voir madame Diane.

— Plaise au ciel, se disait-il, que madame ma marraine soit d'un autre parti que tous ces messieurs !

JEAN, EN ALLANT AU CHATEAU D'ANET, NE S'ÉTAIT PAS ATTENDU A TOUT CE QU'IL DEVAIT Y TROUVER.

XIX.

Le page qui était venu chercher Jean dans le jardin, lui fit traverser plusieurs salles où il trouva un nombre limité, mais honorable, de serviteurs, d'écuyers, de gardes rangés chacun à leur poste

comme dans une cérémonie de cour.

Depuis les quelques heures qu'il était à Anet, il avait déjà pu s'apercevoir que l'étiquette y était rigoureusement observée, et que le respect pour la maîtresse de ces lieux n'était pas moins grand dans toutes les classes de sa domesticité que si le roi Henri II eût encore vécu et l'eût toujours entourée de de l'éclat révéré de sa puissance.

D'ailleurs, tout rappelait le souvenir du monarque défunt. Les hallebardiers qui se tenaient debout au long des portes avaient sur la poitrine le chiffre bien connu H. D., et sur tous les panneaux de la boiserie richement peinte ou dorée, les croissans se voyaient en foule.

Bientôt le page souleva une riche ten-

ture de damas et Jean se trouva à l'entrée d'un vaste salon, dont l'ameublement était somptueux, sans doute, où regorgeaient les statues de marbre et les draperies bariolées, mais où ses yeux, charmés d'abord, puis profondément agrandis par l'étonnement, ne virent que deux personnes, madame Diane, et assise auprès d'elle dans un groupe de dames, Magdeleine de Castillac.

Comment l'objet de son fervent, bien qu'infidèle amour, se trouvait ainsi ramené près de lui pour la seconde fois, c'est ce qu'il ne pouvait s'expliquer, et dans le premier moment, il en demeura si confondu, qu'il resta quelque temps à la porte, roulant son chapeau dans ses mains, portant alternatiment les yeux sur madame Diane et sur Magdelaine qui

paraissait aussi un peu émue, et bref, n'avançant pas.

Tout le monde prit cet extrême embarras pour l'effet de la timidité et du respect, ce qui ne déplût en aucune façon. Sur un signe de sa maîtresse M. de Meurongy vint donc prendre le jeune homme par la main, et l'amena devant madame Diane, en lui disant tout bas.

— Il faut vous mettre à genoux et baiser la main de votre illustre marraine, si elle daigne vous la donner.

— Il me prend pour un nigaud, se dit Jean, et à la vérité, j'en fais la figure. Allons, nous penserons à nos amours tout à l'heure ; tâchons d'abord de nous tirer d'affaire.

Après cette réflexion rapide, il s'avança

vers madame Diane, et il la regarda tout en marchant vers elle.

La merveilleuse duchesse de Valentinois, n'était certes plus jeune , et cependant elle était demeurée d'une incomparable beauté. Avec quelques natures presque divines , plus rares encore que les grandes âmes , la favorite d'Henri II eut le privilége de voir les annnées courir autour d'elle, sans la toucher.

On eût dit que sa poitrine, modelée comme celle d'une fille de vingt ans, blanche à éblouir, possédait la dureté en même temps que l'éclat du marbre , et sa taille fine et cambrée n'avait pas perdu une ligne de sa souplesse ni de sa force. Sa main était la plus potelée et la plus blanche du monde , son pied était d'une délicatesse sans égale ; chacun de

ses traits était arrêté dans sa perfection de manière à défier le temps d'en altérer les contours; son front, d'une placidité olympienne, était pur, noble et grand, comme le front qu'on voudrait voir à tous les empereurs; sa bouche était vermeille et fine, et surtout elle avait un air de grandeur et de majestueuse simplicité et de certitude du pouvoir qu'elle exerçait sur les âmes, en un mot, elle paraissait posséder si bien le génie de la beauté, que, le cœur palpitant et surpris, suspendu entre l'admiration et le respect, on ne pouvait en la voyant, se dire autre chose, sinon : c'est véritable ment une déesse !

Elle était vêtue de noir, une guimpe blanche voilait ses belles épaules; un couvre-chef de velours noir retenait ses

cheveux tressés de perles. Diane n'avait jamais quitté cette sombre parure depuis la mort de son mari, Pierre de Brézé, et elle ne la quitta non plus jamais.

Elle tendit la main au jeune cavalier gascon, à genoux devant elle, et lui dit en le regardant avec une douce gravité, et d'une voix dont la mélodie enchanteresse pénétra Jean jusqu'au fond de l'âme :

— Vous ressemblez beaucoup à monsieur votre père, mon filleul, et je vous en félicite, car messire Aurèle Agrippa est un digne gentilhomme. Que venez-vous faire à Anet?

Jean tira le collier de sa poitrine, et, le présentant à madame Diane, il raconta, en peu de mots, et avec une modestie qui ne lui était pas ordinaire, les

différentes aventures qu'il avait traversées avant que de parvenir à Anet. Ensuite il remit à sa marraine la lettre de messire Aurèle Agrippa, et ne put s'empêcher d'ajouter, en regardant Magdelaine du coin de l'œil :

— Monsieur mon père avait l'intention de m'éloigner de notre province pour me faire éviter des dangers que j'ai retrouvés ailleurs.

— Je sais cela, répondit madame Diane, mais si je m'en rapporte à ce que Meurongy m'a raconté, vous n'êtes venu jusqu'ici ni par la route la plus directe, ni de la maniére la plus facile. Vous êtes aussi à ce que je vois un chevalier qui ne craint pas le péril lorsqu'il s'agit du service des dames, et vous avez bien rempli la commission d eM. de Brantôme

lui-même n'aurait pas fait mieux. Vous resterez ici quelque temps, mon filleul. Je vous parlerai demain au sortir de la messe. Nous causerons de vous et de votre avenir.

Ici monsieur de Meurongy fit un signe à la Tour-Miracle, qui s'aperçut très bien, sans ce secours, que son audience était terminée; d'ailleurs madame Diane se tourna vers une de ses dames et engagea une conversation à voix basse.

Jean aurait bien souhaité s'approcher de Magdelaine, et savoir d'elle comment elle se trouvait à Anet; ce merveilleux hasard l'étonnait au dernier point. Il ne savait trop s'il devait s'en affliger ou s'en rejouir pour Magdelaine elle-même. Peut-être les affaires de monsieur de Castillac allaient-elles fort mal en cour;

peut-être Magdelaine, malgré la protection de madame la première présidente, n'avait-elle pu rien obtenir contre la disgrâce dont le traître gentilhomme était sur le point d'être accablé. Enfin, Jean se perdait en suppositions, et n'arrivait pas à comprendre comment il se trouvait réuni d'une manière si inattendue à la souveraine de ses pensées.

La chose, cependant était assez simple; madame de Largebaston avait fait de vains efforts pour plaider la cause de sa protégée; les chefs catholiques étaient aussi irrités que les seigneurs protestants contre un homme qui, depuis longtemps, jouait un jeu double et mettait sans cesse le trouble dans les combinaisons les plus heureuses par ses trahisons inattendues. Aussi sa perte était-elle dé-

sormais inévitable, et la triste Magdelaine n'avait pu obtenir aucun adoucissement à la sentence de mort portée contre son père; le seul repit qu'elle eut désormais, n'avait d'autre cause que l'astuce et l'habileté du vieux Castillac; prévenu à temps, ce digne chef de parti s'était mis à l'écart, et du fond de sa retraite, intriguant à droite, intriguant à gauche, il cherchait activement à se rattacher à quelqu'un. Le malheur voulait qu'il n'était personne de considérable dont il n'eut mérité l'inimitié par quelqu'offense impossible à pardonner.

La situation de Magdelaine n'avait pas tardé à devenir insoutenable; la première présidente, qui, d'ailleurs, avait beaucoup à demander pour elle-même, lui fit mieux comprendre encore

l'inutilité de ses démarches. Elle lui conseilla de se fier au temps, au hasard qui joue un si grand rôle et dénoue tant de difficultés réputées invincibles, et elle lui conseilla de retourner dans sa province.

Mais Magdelaine ne voulait pas entendre parler de son ancien séjour; elle avait aussi la plus grande répugnance à revoir son père. Elle accepta donc avec empressement d'être attachée à la petite cour de madame Diane.

Pendant que nous donnons ces détails, Jean, fort contrarié de ne pas oser parler à Magdeleine, s'était, à petit pas, reculé vers la cheminée. Il se trouva à côté de M. de Vertois qui lui dit d'un air insinuant :

— Eh bien ! monsieur, puis-je vous de-

mander quelle impression a produit sur vous la vue de notre belle et adorable maîtresse? L'impression la plus imposante, la plus prodigieuse, sans doute? Le monde est à peine digne de rester à genoux devant elle!

Jean ne put s'empêcher de sourire à cette déclaration exagérée; cependant il répondit sur le même ton :

— Monsieur, madame Diane me semble une des merveilles du monde.

— C'en est la plus grande, monsieur.

— A coup sûr monsieur; mais une chose m'étonne surtout en elle, c'est de la voir s'entourer de tant de belles per-

sonnes. J'avais toujours entendu dire que la beauté cherchait d'ordinaire à se faire ressortir par le voisinage de la laideur. Ici c'est au rebours, et j'avoue que madame ma marraine n'y perd rien.

— Monsieur, repartit le vieux gentilhomme en jetant un regard autour de lui pour s'assurer que personne n'était à portée de l'entendre; s'il était possible que le soleil eût réellement des taches et notre adorée maîtresse des défauts, je vous dirais que son goût pour ces jeunes et jolies dames n'est pas tout à fait conforme à la raison, et qu'il lui vaudrait mieux s'entourer de têtes grises, capables de mûrir des projets sensés.

— Les têtes grises ne manquent pas ici, monsieur; car si je m'excepte, il n'est

pas un homme dans ce salon qui n'ait au moins cinquante ans bien sonnés.

— Et dans tout le château, depuis le concierge jusqu'à M. de Meurongy, vous ne verrez pas d'homme plus jeune. Il y a des pages, à la vérité ; mais sitôt qu'ils ont atteint quatorze ans, on les renvoie. Madame Diane ne veut donner aucun prétexte à la calomnie, et c'est ce qu'elle fait de plus sage. Soyez sûr, mon jeune cavalier, qu'elle ne vous gardera pas longtemps auprès d'elle.

— De sorte, continua Jean curieux, que madame ma marraine ne voit que des vieillards et des jeunes femmes ?

— Oh les vieillards ! elle ne les voit pas beaucoup. Chaque jour, elle nous reçoit pendant deux heures ; chacun de

nous lui parle ensuite à des moments strictement fixés pour les besoins de son service, et le reste du temps, retirée dans ses appartements avec cette suite de jeunes folles, rieuses, joueuses, et qui n'ont certes pas à elles toutes une seule idée sensée, elle s'amuse... je ne sais à quoi. Enfin, c'est vraiment la déesse Diane entourée de ses nymphes.

Comme il finissait de parler, M. de Meurongy vint prendre Jean par le bras.

— Madame Diane vous fait appeler, lui dit il.

— Et quoi, mon filleul, vous avez retrouvé ici une dame de votre connaissance, et vous ne vous montrez pas

plus empressé de la saluer et de lui parler. Voilà qui est indigne d'un aussi brave cavalier ; mais je vois à votre air confus que vous êtes tout prêt à réparer votre faute. Ces dames vont vous faire place au milieu d'elles.

— Diable, pensa Jean, il fait meilleur de ce côté qu'au milieu des visages tannés de tous ces politiques.

Il s'assit à côté de Magdelaine, et tout naturellement ils commencèrent par se raconter réciproquement leurs diverses fortunes. Puis, lorsque ces récits furent épuisés, ce qui ne fut pas long, car Jean avait à cœur d'en venir à un autre sujet :

— Chère Magdelaine, dit le jeune homme, sachez que plus épris, plus

amoureux que jamais, je suis bien résolu à ne plus vous quitter que vous ne m'apparteniez par le plus sacré des liens. Puisque vous êtes au service de madame ma maraine, je vais lui demander de me garder aussi, et je vous poursuiverai, je vous obséderai tellement de mon amour, que force vous sera bien de m'écouter.

Magdelaine rougit un peu.

Madame Diane, croyez-le bien, dit-elle, a déjà décidé ce qu'elle voulait faire de vous. Ainsi vos supplications ne peuvent rien. Pour ce qui est de moi, je trouve très mauvais que vous me parliez encore de votre amour quand vous devez savoir que je n'y réponds pas.

— A parler vrai, repartit Jean, c'est que je ne sais pas tout. Il faudrait que

je fusse imbécile pour me persuader aussi aisément de votre dureté. Eh quoi mademoiselle, je n'ai pas une figure à à faire peur aux oiseaux, je suis généralement d'humeur gaie et facile, le manoir de la Tour-Miracle rapporte ses dix bonnes mille livres par an, et je ne vois pas que vous puissiez me préférer aucun de nos voisins. A moins que vous n'ayez rencontré à Paris quelque beau muguet.

— Je vous trouve impertinent, à parler vrai, dit Magdelaine en s'animant un peu; et d'ailleurs, pourquoi me persécutez-vous? Jamais le baron votre père ne consentira à s'allier à ma famille; il détesta de tout temps M. de Castillac; voyez quel rôle je jouerais si j'accueillais vos protestations! Ne me poursuivez

pas davantage, et pendant le temps que vous resterez à Anet, ne me considérez que comme une ancienne connaissance pour laquelle vous n'avez aucune préférence trop marquée.

— Vous me traitez durement, répondit la Tour-Miracle avec une certaine mauvaise humeur, et je vous avoue que, puisqu'il en est ainsi, vous serez obéie de point en point. Il est de par le monde quelqu'un dont les yeux sont aussi beaux que d'autres et que je puis aimer quand je voudrai.

— Ne vous gênez pas, monsieur.

— Je ne me gênerai pas, soyez-en sûre, et l'affaire est déjà en bon train.

— Que veniez-vous donc faire le lan-

goureux auprès de moi? Vous avez toujours été d'une duplicité sans exemple! Et peut-on savoir le nom de cette belle dame que vous aimez?

— De grand cœur; elle s'appelle Corisande, et il n'est personne sur la terre qui puisse lui être comparé. C'est ce que j'ai eu l'honneur de lui dire plusieurs fois à elle-même, et elle a souffert cette audace.

— Je lui en sais le meilleur gré du monde, répondit Magdelaine, puisqu'elle me débarrasse d'empressemens qui ne me plaisaient point, et si je la rencontre jamais, je l'en remercierai.

— Et voilà donc, s'écria Jean, la récompense et la fin d'une si longue tendresse! Quoi! Magdelaine, vous ne sen-

tez rien dans votre cœur qui reclame contre tant de barbarie? Rien ne vous dit que c'est le dépit qui me fait parler et que mon âme tout entière peinte dans mes yeux me dément? Ah! chère, chère Magdelaine, si je vous ai affligée, pardonnez-moi!

— Je n'ai rien à vous pardonner. Vous ne m'avez pas trahie puisque je ne vous avais rien promis. Vous êtes libre, agissez librement; rien ne vous lie, rien ne vous attache à moi. Je rougirais de devenir la femme d'un honnête gentilhomme qui, peut-être quelque jour, pourrait se croire le droit de me reprocher des fautes qui ne sont pas les miennes. Si cela arrivait, continua Magdelaine avec des larmes dans la voix, j'en mourrai de désespoir. Ne vaut-il pas

mieux que je repousse des idées, des projets qui ne peuvent jamais se réaliser? Suivez votre chemin d'honneur et de courage et ne pensez plus à moi ; ne vous rappelez plus des enfantillages passés; que je ne sois désormais rien, rien pour vous! C'est, je vous le jure, ma volonté très ferme, et vous ne pourrez la plier.

— Voilà bien des imaginations folles, répliqua Jean, qui était amoureux et d'ailleurs fort têtu. Parce que le vieux Castillac a joué à quelques capitaines des tours assez spirituels, nous ne pourrions pas nous marier? Mais c'est un roman que vous me faites, chère Magdelaine!

— Un triste roman, dans tous les cas, et puisque nous en sommes à ce sujet,

soyez bien convaincu que les obstacles étaient moins grands à l'union de Pontalipée de la Manche verte, avec le chevalier de l'Epée Flamboyante, qu'ils ne le sont à notre mariage.

— Je ne comprendrai jamais, continua Jean, qu'il faille tant de cérémonies pour qu'un gentilhomme gascon, qui a quelque bien au soleil, épouse sa voisine. C'est chose qui se voit tous les jours et plutôt deux fois qu'une. Nos deux pères ne s'aiment pas, me direz-vous? On a voulu m'éloigner du pays, pour que je vous oublie? Tout cela ce sont de pures plaisanteries, et l'on n'arriverait à rien dans ce monde, si on se laissait émouvoir par de semblables bagatelles. Du reste, je sens que vous ne pouvez pas convenir librement de tout

ce que je vous dis là de vrai ; les bienséances de votre sexe vous font un devoir de me traiter le plus mal possible jusqu'à ce que votre père et le mien aient terminé leurs querelles. Je ne vous demande donc que de me montrer, par un regard, un geste, que vous n'êtes pas impossible à fléchir, quand il le faudra ?

On ne peut savoir le parti qu'allait prendre Magdelaine, car en ce moment, il se fit un remue-ménage général dans tout le salon ; chacun se levait ; elle se leva de même, et Jean, forcé de l'imiter, se montra de très-mauvaise humeur, comme on peut croire, mais les choses vont rarement au gré des amoureux.

Madame Diane était debout et saluait les gentilshommes qui se mirent en devoir de sortir du salon. Pour les dames,

elles s'étaient groupées autour de leur maîtresse.

Les révérences faites ; madame Diane se retira, suivie de sa charmante troupe, et les courtisans songèrent à se disperser pour aller s'occuper chacun suivant son humeur.

M. de Beaugeois et M. de Meurongy prirent chacun Jean par une main, l'engageant à venir dans leur appartement respectif.

— Allons, mon jeune ami, disait Beaugeois, allons, j'ai hâte de faire plus ample connaissance avec vous !

— Monsieur, vous me comblez, répondait Jean avec un profond salut.

— Venez, venez, reprenait Meurongy

en le tirant de son côté. Mon illustre maîtresse m'a ordonné de veiller à votre amusement, et je ne veux pas vous perdre de vue.

— Entre vous, messieurs, je serais très embarassé de choisir; mais permettez-moi de vous faire remarquer que je vois là-bas dans la cour M. de Cessé qui monte à cheval. C'est probablement pour faire un tour de promenade.

— Se promener et chasser! répondit Beaugeois, le malheureux n'est pas capable d'autre chose, et n'a, de sa vie, pu comprendre une idée sérieuse.

— Eh bien! je vous avoue à ma honte que je serais charmé de visiter un peu les environs du château, si vous n'y voyez pas d'inconveniens.

— Point, dit Beaugeois ; mais j'aurais été bien aise de vous mettre au fait de bien des petites choses que vous regretterez plus tard de ne pas savoir.

— En vérité, pour le moment, je vous en fais toutes mes excuses. M. de Cessé! M. de Cessé! attendez-moi, je vous prie; je vais avec vous!

Un piqueur amena à la Tour-Miracle un vigoureux cheval normand, et en quelques minutes Jean se trouva dans la forêt, côte à côte avec le brave M. de Cessé, qui ne lui fit aucune confidence politique, attendu qu'il ne s'occupait pas de ces choses là.

Jean admira les beautés du parc, et surtout le grand nombre de daims et de cerfs que l'on voyait dans les clairières

brouter ou reposer couchés sur le gazon fin. A l'approche des cavaliers, les gracieux animaux ne s'éloignaient pas, et un d'eux s'avança même si près que Jean put voir qu'il avait au cou un collier d'argent sur lequel était gravé : *Dianæ me vovit Henricus.*

— Il y a ici, dit M. de Cessé, plus de cinquante ou soixante de ces bêtes inutiles, et madame Diane nous verrait plutôt morts sans sourciller qu'un seul de ses animaux. Pourtant ne vous désolez pas, la forêt a bien de quoi nous dédommager, comme vous pourrez, sans doute, en juger avant peu.

JEAN S'AMUSE COMME DE SA VIE IL NE S'ÉTAIT AMUSÉ.

XX

Le lendemain matin, de très bonne heure, Jean dormait de toutes ses forces dans le lit somptueux où il s'était plongé la veille avec délices, quand il entendit ouvrir la porte de sa chambre.

Il se releva sur le coude, les esprits encore tout emmaillottés dans le sommeil, et il vit s'approcher, la lanterne à la main, un piqueur qui se mit en devoir d'allumer les flambeaux tout en lui disant :

— Monsieur, habillez-vous promptement ; vous allez suivre madame Diane à la chasse.

— Ah ! ah ! dit Jean, en sautant en bas du lit. J'en suis charmé. Voilà plus d'un grand mois que je n'ai suivi le moindre gibier, et quand j'ai forcé mon dernier lièvre, je ne m'attendais pas à recommencer en si belle compagnie.

— Nous allons chasser le cerf, monsieur, dit le piqueur en aidant la Tour-

Miracle à attacher son pourpoint et à mettre ses bottes.

— Le cerf? Tant mieux! Me voilà prêt, et je vais aller attendre ces dames.

— Elles doivent être dans la cour depuis cinq minutes au moins, repartit le piqueur, si elles ont fait comme d'ordinaire. Madame Diane est toujours prête avant l'heure qu'elle a fixée.

— Grands Dieux! s'écria Jean en se précipitant dans l'escalier, aurai-je eu le malheur de faire attendre madame ma marraine?

Il trouva, en effet, dans la cour, madame Diane déjà à cheval. Le jour naissait à peine, bien pâle et bien brumeux;

les valets tenaient quelques falots allumés. Madame Diane était toujours vêtue de noir; une amazone noire, un chapeau noir orné d'une plume de même couleur. Comme la veille, son visage calme et serein, que le sourire ne touchait pas cependant, semblait inspirer autour d'elle une joie à laquelle elle se plaisait.

Toutes ses dames étaient réunies ; plusieurs à cheval; plusieurs autres acceptant le secours des écuyers pour y monter ; d'autres encore à demi endormies, mais riant d'elles-mêmes et prenant leur mal en patience. Magdelaine était au nombre de ces chasseresses moins robustes.

— Pensez-vous toujours comme hier ; lui dit Jean tout bas.

— Toujours, répondit-elle en se détournant, mais en lui serrant la main.

Les vieux gentilshommes accouraient les uns après les autres. Enfin quand tout le monde fut prêt, quand le soleil vainqueur des brumes du matin, se fût enfin montré dans un ciel pur et brillant, madame Diane donna le signal et l'on partit.

Déesses des bois, nymphes cachées sous l'écorce des hêtres, dans les secrets conduits des sources, au milieu des herbes frémissantes, serait-il vrai, comme le disent des profanes, que vous voyez avec dépit de joyeux chasseurs envahir vos retraites et troubler du bruit de leur gaieté le frémissement des feuilles? Serait-il vrai que votre plaisir soit d'habiter dans les bois, seules avec les silences?

Non, certes, on vous calomnie, ou bien, c'est mal vous aimer que de vous accuser d'une humeur si revêche. Vous aussi, vous êtes des chasseresses, et le son du cor, l'aboiement des chiens, les cris des cavaliers, les hénissements des chevaux lancés dans les vertes allées n'ont rien qui vous effraie ou vous ennuie. Ah ! si les yeux du poète étaient aussi habiles que son cœur à vous deviner, certes ils vous verraient, déesses invisibles, vous mêler aussi à la poursuite, et non moins que les cavaliers les plus ardents, que les veneurs les plus forts, la tunique relevée, les cheveux flottants et le dard à la main, presser d'un pas agile la course haletante du cerf, et après lui, entrer bravement dans l'étang où le malheureux se jette! Non, dans de pareilles joies brûlantes, bruyantes, brillantes,

la nature entière sourit aux hommes heureux! rien ne les trouble, rien ne les insulte par une indifférence dédaigneuse! Tout semble rire sur leur passage, et l'écho qui répète leurs voix, les répète aussi joyeusement qu'ils les donnent!

Sur les pas de madame Diane, toute la chasse s'élançait, passait et repassait dans les arbres. Les trompes sonnaient à tout rompre, et chacune des dames se faisait un point d'honneur de ne pas abandonner sa maîtresse qui, galopant en avant, ne se laissait point gâgner.

Ce beau visage ne s'enflammait pas autrement pour cette course rapide, mais un sourire léger voltigeait sur ses lèvres charmantes et ses yeux brillaient comme des éclairs.

Parmi les cavaliers, il n'y avait que Jean d'assez agile pour suivre les belles chasseresses. Il se tenait à deux pas de sa marraine, avec assez de bon sens pour ne pas chercher à la devancer, doutant même d'ailleurs qu'il y pût réusssir.

Quelquefois en traversant une clairière, la troupe alerte apercevait quelqu'un des dignes gentilshommes s'essoufflant de son mieux pour rejoindre, puis hélas! ne rejoignant pas. On riait; mais comme le cerf paraissait au loin et la meute à sa suite, on n'y songeait bientôt plus.

Enfin, la bête haletante et rendue de fatigue, ayant traversé deux étangs, vint s'abattre sur un tertre vert au pied d'un chêne noueux, qui lançait çà et là de fortes branches, comme s'il eût voulu

protéger le fils des forêts. C'était un lieu mieux fait pour aimer que pour donner la mort, même à un cerf. L'animal forcé, répandait ces larmes suprêmes qui ont été plaintes tant de fois; il était couché sur le flanc, les chiens aboyaient autour de lui; deux piqueurs mirent pied à terre en tirant leur couteaux; les autres sonnèrent la mort.

Madame Diane lancée au galop, arriva et arrêta son cheval tout court devant le cerf. Elle se déganta et passa la main sur ses beaux cheveux que la rapidité de la course avait détachés.

— Voilà une belle chasse, dit elle, je suis contente. Allons, mon filleul, montrez-nous ce que vous savez faire!

Sans répondre, Jean, rougissant de

plaisir, sauta à bas de son cheval et tirant son couteau, vint se placer devant le cerf. Puis au moment où le malheureux animal recueillait ses forces pour le frapper de ses ramures dans le flanc, il fit un saut de côté et enfonçant son arme tout entière dans la gorge de la victime. Le cerf tomba et les chiens joyeux se précipitèrent sur lui. Jean eut quelque peine à les écarter du revers de sa lance; il abattit une des pattes du cerf et vint à genoux la présenter à madame Diane.

— Merci, mon filleul, dit-elle, portez cette marque de votre respect à mademoiselle de Castillac, qui l'acceptera en mon nom.

La joie de Jean fut au comble, peu s'en fallût qu'il ne la manifestât tout

haut. Ainsi madame Diane approuvait et protégeait ses amours? Quelle victoire! quel pressage heureux! En vain Magdelaine reçût-elle son présent de la manière la plus froide, il ne perdit rien de sa gaîté.

— Il faudra bien vous soumettre un jour, ma belle demoiselle, dit notre héros.

Ce n'était pas d'ailleurs le moment de disputer. Les vieux gentilshommes arrivaient tous les uns après les autres, et, la tête découverte, ils se confondaient en compliments sur l'heureuse fortune qui suivait partout leur maîtresse.

— Puissiez-vous, madame, s'écria M. de Meurongy, en croire un vieux et fidèle serviteur, et faire bientôt l'épreuve

de votre destinée dans des jeux plus importants.

Madame Diane fit un signe tête qui pouvait passer pour un remercîment, et se tournant vers ses dames :

— Il est temps de rentrer au château, dit-elle; mon filleul, vous n'oublierez pas que je vous recevrai à midi.

Jean n'en eut garde, et dès onze heures il était dans le salon d'attente. Lorsque le moment de son audience fut arrivé, deux pages aux livrées splendides le firent entrer dans la chambre de la duchesse.

Madame Diane était couchée sur son lit, et à côté d'elle se tenait une de ses favorites, un livre armorié à la main.

Sur un signe de sa maîtresse, la lectrice se tût, se leva, sortit et laissa le jeune homme, un peu intimidé, seul avec sa duchesse.

— Approchez mon filleul, et écoutez bien ce que je vais vous dire. Vous avez, sans doute entendu parler déjà de tous les projets que forment mes gentilhommes pour me rendre le pouvoir que j'ai exercé autrefois. Qu'il vous suffise de savoir que ces imaginations d'un zèle maladroit me déplairaient dans un jeune homme tel que vous. Ayez de la complaisance pour mes vieux amis, mais ne vous employez pas à donner de la réalité à des rèves. Vous m'entendez, n'est-ce pas ?

— Madame, je vous obéirai en toutes choses, comme c'est mon devoir, répondit Jean avec soumission.

— Maintenant, mon filleul, il ne faut pas vous bercer de l'espoir de rester longtemps à Anet. Vous y passerez huit jours, pas davantage; ce n'est pas ici la place d'un bon soldat comme vous.

Jean s'inclina, mais cette annonce n'était pas assez de son goût pour qu'il protestât aussi franchement de son obéissance.

— Puis, continua madame Diane, les huit jours écoulés, vous partirez avec des lettres de moi pour des personnes qui sont à la cour et qui vous serviront. Je veux, entendez-vous bien, que vous fassiez une fortune digne de votre naissance et de votre bonne mine. Je sais que vous avez une affection qui vous tient fort à cœur; à ne vous rien cacher, je pense comme mademoiselle de Cas-

tillac, que les circonstances actuelles ne favorisent pas vos projets. Le vieux Castillac, à moins qu'il ne soit fort habile à se cacher, ce qui peut être, court grand risque de finir juridiquement ses jours, et dans ce cas, vous ne pouvez entacher votre nom par une alliance avec un pareil homme. J'espère, cependant, que tout ira mieux que nous ne le croyons aujourd'hui, et alors je vous servirai. Soyez donc gai, mon filleul, et employez bien, pour votre plaisir, les huit jours que vous passerez ici. Je songerai, de mon côté, à votre amusement.

Ayant parlé ainsi, madame Diane lui tendit la main; il mit un genou en terre et baisa cette main avec reconnaissance. Puis il sortit et s'en alla rêver dans le préau.

Tout ce que lui avait dit la duchesse lui plaisait parfaitement, sauf la clause de ne rester que huit jours à Anet ; il se trouvait fort bien au château ; il y était auprès de Magdelaine; il y jouissait d'une liberté infinie ; il y était gâté par tous les vieux gentilshommes qui voyaient en lui le filleul bien-venu de leur maîtresse; bref, il ne sentait rien qui l'appelât ailleurs. Des aventures, bien qu'il ne les détestât pas, il en avait éprouvé assez depuis quelque temps pour trouver quelque douceur au repos, et un séjour indéfini dans ce lieu féérique ne l'aurait pas épouvanté. Mais, enfin, madame Diane avait prononcé, et il fallait se résigner.

Jean n'était pas homme à se trop désoler d'une contrariété, et tous les maux

de ce monde, à peu près, se réduisaient pour lui à être des contrariétés. Il reprit donc sa bonne humeur au bout de quelque temps de réflexion, et se voyant dans le paradis pour huit jours, il se résolut à se rendre heureux pour quinze.

La journée se passa comme s'était passé celle de la veille. Dans le château d'Anet tout semblait calculé pour donner du bien-être et pour inspirer la gaîté.

Mais c'était un bien-être régulier, c'était une gaîté tranquille et contenue comme l'humeur de la châtelaine ; c'était la volupté de l'épicurien revenu des vanités, du bruit et du désordre et qui se recueille en lui-même pour savourer dans une paix profonde ce que la nature et les arts peuvent présenter d'exquis à des

sens trop savants et trop délicats pour être effrénés.

La grande jeunesse de Jean ne le rendait pas tout-à-fait capable de comprendre la sagesse de cette ordonnance; il est même possible que ce genre de vie, en se prolongeant, eût fini par le fatiguer; toujours est-il qu'il s'en trouvait à merveille, le second jour, et qu'il sortit de la réunion où il revit Diane entourée de cour, ébloui, charmé de l'esprit des dames de sa marraine, et de ce qu'elle-même savait à tous moments exprimer de juste et de finement pensé.

Le soir vint, et Jean s'était arrangé pour faire des armes avec M. de Cessé, qui décidément lui convenait mieux que tous les autres graves personnages du château. Déjà même, il avait saisi les

fleurets et écoutait le développement un peu verbeux d'une théorie sur l'escrime italienne, dont M. de Cessé se faisait fort d'enseigner, en quelques leçons tous les secrets à notre héros, lorsque deux valets de chambre vinrent chercher Jean pour le conduire, lui dirent-ils au souper de madame Diane.

— Diable, diable, mon cher enfant, dit M. de Cessé, ceci vaut mieux que des coups de fleuret, et j'envie votre sort. Votre illustre marraine vous accorde, en ce moment, une faveur bien rare. Suivez promptement ces deux braves gens, et demain matin vous me direz comment vous vous êtes amusé.

— Certes, dit Jean, je brûle de plaisi et de curiosité; aussi nous remettons notre partie à demain.

— Nous allons faire votre toilette, dirent les deux valets.

— Rien de plus juste, ajouta M. de Cessé ; la toilette est ici un point des plus importants pour tout ce qui est jeune. Adieu, la Tour-Miracle, et encore une fois, amusez-vous bien.

Les deux domestiques emmenèrent Jean, mais non point dans sa chambre. On le fit passer par une partie de château où il n'était point encore allé, et, au bout d'un corridor assez sombre, une petite porte de chêne sculpté s'ouvrit d'elle-même devant le cavalier.

— Entrez, monsieur, dirent les valets de chambre, nous ne vous suivrons pas plus loin.

Il entra et la porte se referma derrière lui. Au sortir de l'obscurité, la vive lumière qui éclairait ce lieu l'avait d'abord ébloui. Cette lumière provenait d'un grand lustre doré suspendu au plafond et qui portait des pyramides de bougies de senteur.

La chambre était carrée et assez petite. Les murs revêtus de marbre blanc jusqu'aux deux tiers de leur hauteur, renvoyaient en chaudes clartés la lumière qui inondait leur surface polie Au dessus du marbre s'étendait tout autour de l'appartement une suite de peintures mythologiques, représentant Diane au bain, entourée de ses nymphes; Actéon changé en cerf; Calisto métamorphosée en Ours, et bien d'autres sujets encore. Le plafond également peint et

par une main habile, montrait les cieux éclairés par la manière de Phœbé suivie du chœur des astres. Si Jean avait été plus connaisseur en tableaux qu'il n'appartenait à un gentilhomme de Gascogne de l'être, il aurait reconnu de suite la touche des plus habiles maîtres d'Italie ; du moins, il en savait assez pour connaître combien ces tableaux étaient précieux.

Le pavé était formé de marbres de différentes couleurs, de malachite et de porphyre disposés en arabesques. Au milieu de la salle, un bassin carré se remplissait d'une eau tiède que laissaient jaillir de leurs gueules deux salamandres de bronze doré, se tordant sur les bords; et dans les encoignures de la salle, des cassolettes d'argent fin répandaient par

nuages blancs et déliés des parfums d'une odeur enivrante.

Jean était tout occupé à considérer ces merveilles lorsqu'une portière de taffetas rouge qui faisait face à la porte par laquelle il était entré, se souleva, et deux nègres lippus et fort laids, vêtus de tuniques vertes et portant aux bras et aux jambes et au cou, des bracelets et des colliers d'or, parurent, le saluèrent et lui otèrent lentement ses habits.

S'il ne s'en était pas mêlé, les deux noirs difformes seraient restés bien longtemps à terminer cette opération, qu'ils accomplissaient en chantant ou plutôt en psalmodiant à demi voix une sorte de mélopée barbare qui ne devait pas être moins nègre d'origine qu'eux-mê-

mes. Enfin, grâce à la vivacité de Jean, l'opération se termina, et le jeune homme entra dans le bain.]

Soit que les vapeurs parfumées qui se répandaient dans la chambre l'enivrassent, soit que l'eau dont le bassin était rempli fut douée de vertus mystérieuses, la Tour-Miracle sentit bientôt dans tous ses membres une sorte de langueur voluptueuse à laquelle le brave gentilhomme n'était pas habitué, et si bien que lorsqu'il sortit du bain, il laissa les deux nègres lippus psalmodier leur chanson tout à leur aise et le couvrir d'un peignoir de mousseline, après l'avoir essayé avec autant de lenteur qu'ils le voulurent.

Puis les deux gnomes le conduisirent

par la porte qui leur avait livré entrée à eux-mêmes, et ils le remirent aux mains de deux autres nègres aussi beaux qu'ils étaient laids. Ces nouveaux serviteurs étaient grands et bien faits; ils avaient les traits fins et réguliers, les cheveux soyeux. C'étaient des Abyssins.

Ils introduisirent Jean dans une salle plus vaste que la première; partout des glaces de Venise dans leurs cadres dorés; le long des murs tendus en cuir de Cordoue, s'ouvraient de riches bahuts remplis d'habillements de toutes formes et de toutes couleurs. Sur des toilettes de marbre blanc, on voyait une multitude d'instruments de toilette et des écrins de velours où ruisselaient les pierres précieuses.

— Choisis dans ces coffres, dit un des Abyssins, le costume qui te conviendra le mieux. C'est notre maîtresse et la tienne qui le permet.

— Je vous laisse maîtres de m'habiller à votre gré , répondit Jean ; aussi bien, ne sais-je pas trop moi-même ce que je fais et ce que je veux.

Les esclaves, sans répliquer, commencèrent la toilette de la Tour-Miracle. Ils parfumèrent ses cheveux longs et soyeux et sa barbe naissante et sa fine moustache. Grâce à leurs secrets, ils façonnèrent en véritables mains de femme ses mains bien formées, mais brunies par l'usage des armes ; puis, ils lui firent passer un large pantalon de soie incarnate brochée d'argent, une chemise de

mousseline des Indes brodée de fleurs de mille nuances, puis une veste de brocart, puis une vaste robe d'étoffe bariolée comme on en fabriquait à Damas, étoffe précieuse vendue au poids de l'or par les Vénitiens. Une riche ceinture serra cette robe à la taille.

— Tu es prêt, dit un des Abyssins, regarde-toi, seigneur.

Jean se regarda au miroir et ne se trouva pas mal. Un peu plus l'air d'un païen que d'un gentilhomme de bonne chrétienté, mais, en somme, pas mal.

Les Abyssins se retirèrent.

Quand le cavalier se trouva seul, il

ressentit un mouvement de crainte semblable à celui que devaient éprouver les initiés aux mystères dans l'attente du moment solennel.

Sa tête s'était exaltée; il se trouvait dans un monde magique où jamais sa pensée ne s'était encore égarée. Involontairement il s'assit sur des coussins, le cœur tout palpitant.

En ce moment, une porte secrète s'ouvrit à deux pas de lui dans la muraille, et une jeune femme souriante et couronnée de fleurs apparut sur le seuil. Elle lui dit d'une voix douce et musicale :

— Prenez cette couronne que je vous tends, et suivez-moi.

Jean se leva, prit la couronne, et, croyant rêver, suivit docilement sa belle conductrice.

JEAN CONTINUE A S'AMUSER BEAUCOUP; MAIS CETTE HEUREUSE VIE EST BIEN PROMPTEMENT INTERROMPUE.

XXI

Les salles que Jean traversa sur les pas de son guide lui étaient aussi complètement inconnues que celles dans lesquelles s'était opérée sa toilette, qu'on pouvait bien appeler une transformation.

De sa vie il n'aurait imaginé que la splendeur et la magnificence pussent atteindre le degré où il les voyait portées dans ces somptueux appartements. Tantôt, devant ses yeux surpris, aux lueurs de milliers de girandoles et de lustres tombant d'un plafond élevé, de larges escaliers montaient en se redoublant entre deux rangées de colonnes corinthiennes; tantôt il traversait des galeries à jour suspendues aux murailles des salles, et son regard plongeait dans leur immense perspective sans en trouver la fin. Des parquets de bois precieux, des mosaïques resplendissantes recouvraient partout le sol, jusqu'à une dernière galerie où le bruit des pas se trouva tout-à-coup étouffé par un épais tapis.

Jean entendit en même temps des ins-

truments de musique ; il comprit qu'il arrivait au terme de son mystérieux voyage, et sa conductrice , lui montrant une grande porte dorée, lui fit signe d'en pousser les battants.

Il obéit, et il se trouva dans un appartement de grandeur modique, mais plus délicatement orné encore que les vastes salons dont il venait d'admirer les merveilles. Les panneaux étaient partout recouverts des plus excellentes peintures séparées par des boiseries dorées. De grands candélabres s'élevaient de distance en distance, et des statues, prodiges de l'art antique, alternaient avec ces brillantes productions du ciseau florentin.

Au fond de la salle, sur une tribune revêtue de porphyre et soutenue par des

cariatides représentant des amazones esclaves, un orchestre de femmes noires pourvues de violes de différentes espèces et de flûtes, jouaient un air dont Jean avait entendu de loin les préludes.

Une table couverte de nappes damassées, brodées de filets pourpre, occupait le bas de la galerie opposée à l'orchestre, et laissait ainsi un espace vide assez considérable. Inutile d'énumérer tous les mets, les fruits, les fleurs, les vins exquis dont cette table était chargée. Inutile encore de compter les plats de vermeil, les aiguières d'argent, les coupes de toutes formes ciselées, incrustées de pierreries ; mieux vaudrait admirer un moment toutes ces jeunes femmes belles, accortes, grandes et bien faites qui, dans une toilette servile, mais riche et bigar-

rée, et des fleurs sur la tête, se tenaient rangées autour de l'appartement, prêtes à recevoir et à servir l'illustre assemblée, qui ne tarda pas à se montrer.

Jean venait d'entrer dans la salle, quand les vastes rideaux d'une portière furent tirés tout-à-coup, et madame Diane parut entourée de ses dames

Ces dernières étaient atournées de différentes manières et avec beaucoup de fantaisie, mais madame Diane portait toujours sa robe de velours noir et sa guimpe de toile blanche.

Ce soir-là, comme les autres soirs, sans doute, cette femme, belle toujours, semblait d'une beauté et d'une majesté sans égales.

— Asseyez-vous à côté de moi, mon

filleul, dit-elle à Jean, et soyez gai comme on doit l'être à souper où les ennuis du jour sont finis, et ou l'on a une nuit entière à passer avant de rencontrer les ronces du lendemain. Asseyez-vous, mesdames, et nous verrons tout à-l'heure si Cléonice a bien réussi dans les divertissements qu'elle nous promet.

Madame Diane prononça ces paroles avec le sourire des yeux qui la rendait si charmante et la gravité des lèvres qui la rendait semblable à une immortelle.

Toutes les dames et Jean se mirent à table comme leur maîtresse l'ordonnait, et pendant un instant la conversation languit, mais pour bonnes raisons, c'est que les belles chasseresses avaient couru le matin les forêts et respiré l'air vif, et

qu'elles ne pouvaient pas, sans doute, avoir le détachement des choses terrestres si cher aux beautés modernes qui, abandonnant leurs corps sur leurs sophas, laissent leur âme errer tout le jour dans les régions immatérielles. Il n'en était pas de même de nos belles; force est bien d'avouer que toutes ces émules des dryades, pour charmantes qu'elles étaient, n'en avaient pas moins fort bon appétit.

On n'entendait de tous côtés que le bruit des fourchettes et le doux murmure du vin versé à flots pourpres ou dorés des crédences dans les coupes par les bras arrondis des suivantes.

Enfin, le premier moment passé, les railleries commencèrent.

— Voyez, madame, s'écria une des dames, comme vous avez sagement fait de mettre Magdelaine loin du seigneur votre filleul. Au lieu de déployer les graces de son esprit, comme il ne manquera sans doute pas de le faire, il aurait cherché tout d'abord les délices du tête-à-tête, ce qui eût été très mortifiant pour nous toutes.

— Je n'y aurais pas consenti, madame, s'écria Magdelaine en rougissant, et je ne sais pourquoi M. de la Tour-Miracle s'obstine à se dire mon serviteur.

— N'allons-nous échapper à un tête-à-tête que pour tomber dans une querelle? dit madame Diane. Je vous prie, mes belles, si l'on parle des amours, que ce soit au moins des amours étrangers.

— Madame, dit une jolie personne blonde et éveillée qui avait des violettes et des pampres dans ses cheveux, voici que personne ne touche plus que du bout des lèvres aux massepains et aux coupes; ne serait-il pas à propos d'occuper tout le monde, et même les amoureux, par d'autres plaisirs que ceux de la table ?

— A votre aise, Myrto, répondit madame Diane. Décidez de ce qu'il faudra faire. Voulez-vous qu'on enlève la table?

— Oh! non pas, madame, s'écria Cléonice; qui n'a pas faim en ce moment prendra faim plus tard, et même le seigneur votre filleul, lequel se décide enfin à demander à boire.

— Eh bien, Myrto, que fairons-nous? s'écrièrent aussitôt plusieurs voix.

— D'abord, dit Myrto, ne savez-vous pas qu'il faut attendre le plateau d'argent et le vin et le lait?

A ces mots, toutes les dames se turent et prirent un air sérieux. Deux suivantes qui venaient d'entrer dans la salle remirent à Myrto ce dont elle venait de parler, et Myrto, se tournant vers madame Diane et lui faisant une inclination de tête respectueuse, prononça lentement ces paroles :

— Madame, souvenez-vous du roi Henri II !

Puis elle répandit quelques gouttes de vin et de lait, en manière de libation,

dans le plateau d'argent qu'elle rendit aux suivantes, et elle se rassit.

Jean, à l'invocation de ce souvenir funèbre, sentit quelque effroi se glisser dans son cœur. Il appréhenda un instant que le retour à des idées si tristes ne jetât sur la suite du souper comme un voile de deuil, et il ne put s'empêcher de regarder sa marraine.

Aux paroles de Myrto, madame Diane avait répondu par un signe de tête et quelques mots prononcés trop bas pour qu'on pût les entendre, mais qui semblait signifier que le souvenir de son royal amant ne s'éloignait jamais de son cœur.

Après un moment de silence, elle dit, de sa voix ordinaire :

— Allons, Myrto, qu'avez-vous imaginé, car ce matin vous tourmentiez fort Cléonice au sujet de la tâche que vous sauriez lui imposer ce soir.

— Oh ! madame, ce n'est pas Cléonice que je veux embarrasser le plus, mais bien Flaminie. J'imagine donc que la première nous racontera une histoire, et qu'avec les mêmes personnages ayant les mêmes caractères, la seconde nous fera un récit tout différent, dont la conclusion devra être tout autre.

— Myrto n'a jamais que des idées de ce genre, s'écrièrent Cléonice et Flaminie ; mais n'importe, continua Cléonice, si Flaminie accepte, j'accepte aussi. Le seigneur de la Tour-Miracle sera juge de la manière dont nous nous serons acquittées de notre emploi.

— Je serai juge? Volontiers! répondit Jean qui s'enhardissait; je ne connais pas de meilleur métier; on blâme, on approuve, et on n'est pas tenu de montrer si on peut faire plus mal que ce qu'on dénigre. Mais, pour entrer de suite en fonctions, ne vous semble-t-il pas, mesdames, que madame Myrto, qui donne ici des embarras à autrui, devrait bien de son côté courir quelque chance d'être dans la peine.

— Sans doute, sans doute, s'écria-t-on, voilà qui est bien jugé!

— Qui s'y refuse? demanda Myrto d'un air mutin.

— Je voudrais, continua Jean, sauf la permission de madame ma marraine et la vôtre, que, si les deux histoires qui

ont été racontées plaisent à tout le monde, vous soyez tenue d'inventer un autre divertissement dans lequel vous jouerez votre rôle.

On applaudit en riant à cette idée qui sembla promettre une suite agréable, et l'on félicita Jean de s'être si peu compromis.

— Il faut que je garde précieusement mon caractère de juge, dit-il, c'est-à-dire que je ne fasse rien, c'est la seule manière de ne pas faillir et d'être toujours respectable.

— Vraiment, dit madame Diane, j'ai un filleul qui n'a pas moins de vocation pour être docteur que pour devenir capitaine. Voyons l'histoire de Cléonice.

Cléonice, sans se faire prier, com-

mença aussitôt son récit. C'était une fable bouffonne, fantastique, impossible, et à laquelle elle avait donné pour titre : *Histoire de la chienne Prude et du barbet des Trois-Couleurs.* Tout, dans cette histoire, le son de voix, les inflexions diverses de la parole, l'air du visage, le geste, aidait à l'intérêt du récit. C'était autant joué que raconté.

Cléonice fut fort applaudie, et madame Diane déclara que son conte était un des meilleurs qu'elle eût jamais entendus.

Quand au filleul, il était enchanté ; il avait ri plus que personne ; et avant tout le monde, il éleva la voix pour prier Flaminie d'entrer à son tour dans la lice, en tenant fidèlement les conditions qui lui avaient été imposées.

— Je vous assure, madame, lui dit-il, que je n'ai pas une petite opinion de l'esprit pétillant dans vos yeux ; mais je vous avoue que la perfection du conte que nous venons d'entendre me paraît difficile à égaler.

— Il est joli, je n'en disconviens pas ; mais Cléonice nous a pourtant raconté mieux que cela. Qu'auriez-vous dit si vous aviez entendu comme nous l'histoire du *Renard gentilhomme*, celle du *Fiancé d'Abaïdha*, celle du *Mannequin* et bien d'autres ? Mais je vais faire de mon mieux pour ne pas mériter vos reproches en compromettant mon amour propre. Ecoutez-moi bien ; mon histoire est intitulée *la Bulle de Catalogne.*

Ici Flamine, avec un ton discret et de l'air précautionneux d'un chat qui passe entre

des verres, débita ce qu'elle avait à dire.

On voyait bien qu'elle ne s'abandonnait pas comme Cléonice à l'emportement de la verve; elle prévoyait les effets et cherchait habilement à les amener; elle promenait ses auditeurs dans une multitude de détails un peu accumulés, peut être, mais tous charmants. Que fallait-il de mieux? L'histoire plut beaucoup, et on remercia la narratrice, non-seulement de l'avoir dite, mais de l'avoir terminée.

— Vous ne savez pas, dit Myrto à la Tour-Miracle, que votre compagne a souvent cette triste manie de ne pas finir ce qu'elle raconte. Il est telles de ses histoires dont on n'a su le dénouement qu'au bout de trois années.

— C'était sans doute grand dommage, répondit Jean ; mais vous, madame, qui me parlez là, allez-vous oublier que c'est à votre tour de nous amuser ? Vous ne vous plaindrez pas, j'espère, de la justice de ma réclamation ?

— Je n'en suis pas tentée, repartit Myrto ; vous allez être satisfait. Que Barberine, Claire, Léontine et Lise viennent avec moi ; nous allons, dans quelques secondes, vous mettre au fait de ce que nous voulons faire.

Les trois dames se levèrent et suivirent leur guide qui sortit avec elles de la salle par une porte située sous la tribune.

— Laissons à mon filleul, dit madame Diane, le plaisir de la surprise, et tandis

que ces belles songent à déployer les ressources de leur esprit, est-ce que vous, Furia, vous ne pourriez pas nous rendre leur absence plus courte en chantant quelque romance?

—Volontiers, madame répondit Furia ; il faut alors que les musiciennes m'accompagnent, et je vais vous chanter ce que je sais pour l'avoir dit fort souvent, le désespoir d'un pauvre seigneur romain qu'une prêtresse inhumaine veut sacrifier à ses faux dieux.

Furia était une grande personne dont l'apparence ne laissait pas soupçonner beaucoup de feu ; elle semblait froide et difficile à émouvoir. Cependant, dès les premières notes formées par sa voix, elle donna à tous ceux qui l'entendaient cette animation qu'elle n'avait point

elle-même. C'est que la vibration en était aussi puissante que la douceur en était tendre, et peu s'en fallut que les larmes ne vinssent aux yeux de plusieurs de celles qui écoutaient.

Heureusement, cette émotion ne dura pas : l'émotion, pour être bonne et douce en un jour de fête, ne doit pas être longue ; Myrto était rentrée dans la salle, et après avoir joint ses applaudissements à ceux de ses compagnes, elle s'avança avec gravité au milieu de l'espace qui se trouvait vide entre la table et la tribune de musique, et dit :

— Mesdames, nous sommes tombés d'accord de vous représenter une comédie qui s'appelle : *Parfois l'Amour se trompe.* Nous demandons seulement que Livie, assise là-bas paresseusement, sa

tête appuyée sur ses mains, nous aide de son bon goût dans la manière dont nous devons nous costumer.

— Suivez Myrto, Livie, dit madame Diane; toute nonchalante que vous êtes d'ordinaire, il convient que vous serviez aussi aux plaisirs communs.

Et Livie suivit Myrto.

La pièce ne tarda pas à commencer et l'on pût juger. La Tour-Miracle du moins fit cette réflexion, que l'on avait pas affaire à des comédienens novices, bien que les jeux de la scène ne fussent pas leur profession.

Myrto mettait autant d'art et de précautions dans son jeu que Flaminie en avait apporté à raconter son fabliau et

il n'était pas possible de croire qu'elle produisit sur son auditoire une impression qu'elle n'avait pas prévue. Barberine, ne se doutait pas de tant de science; mais bien servie par la nature, et comique dans sa gravité, elle plaisait beaucoup; Claire avait surtout des mots heureux; cependant toutes les dames déclarèrent qu'au lieu d'une pièce visiblement apprise par cœur, car Léontine ne savait pas son rôle, elles eussent préféré une de ces pièces comme on en faisait en Italie, et qu'on appelait à *l'improuviso.*

— Ma foi, mesdames, s'écria Jean à son tour, je vous trouve fort difficiles, il est bien possible qu'habituées à ces plaisirs, vous en fassiez moins de cas; mais, pour moi qui n'ai jamais rien vu de pa-

reil en ma vie, je vous l'assure, je ne demande pas davantage et il me semble être dans l'anti-chambre du Paradis.

— Ce compliment finira la soirée, dit madame Diane; il est tard et toutes ces dames, si éveillées en ce moment, auront grand'peine à quitter leurs lits au point du jour pour me suivre à la chasse. Adieu donc, mon filleul; baisez la main de Magdelaine, si elle le permet, et quittez-nous.

Jean baisa la main de Magdelaine; quant à s'en aller, il y aurait bien fait quelques difficultés s'il eut osé. Il prolongea ses adieux à tout le monde, autant qu'il pût; mais enfin, averti par les regards de la femme qui l'avait amené et comprenant que la duchesse ne devait

pas répéter ses ordres, il se laissa conduire hors de la salle.

Une fois les portes fermées derrière lui, il se trouva dans de profondes ténèbres. Mais ses conductrices marchaient d'un pas assuré, et le tenant chacune par une main, ne le laissaient pas s'attarder.

A la fin, sans savoir par où il avait passé, il se trouva dans sa chambre entre les deux esclaves noirs d'Abyssinie qui lui enlevèrent son riche costume, le mirent au lit, puis s'en allèrent.

Sitôt qu'il se trouva seul, ses pensées, encore tout émerveillées, s'efforcèrent naturellement de se réunir. Malgré la grande beauté de toutes les dames, son cœur n'avait pas été distrait de Magde-

laine un seul instant; cette gravité peu habituelle valait bien les compliments qu'il s'empressa de s'adresser à lui-même; mais, cependant, il convenait que la beauté de Magdelaine, si chère à son âme, n'égalait pas celle de sa marraine.

Dans cette fête, où toutes les richesses, toutes les profusions avaient jeté leurs magnificences, où tout semblait avoir réussi à réhausser l'éclat de toutes les femmes, à les diviniser; dans cette fête, où l'esprit et la grâce avaient ouvert leurs trésors et imité le bonheur d'aussi près que possible, madame Diane avait apparu à la Tour-Miracle comme donnant la joie et la félicité, comme l'éprouvant elle-même, mais d'une autre façon que les autres créatures faibles

sur lesquelles elle répandait ces dons charmants de sa puissance. Elle avait semblé plutôt calme que réjouie; plutôt heureuse qu'amusée; c'était une nature olympienne et on eût dit que mystérieuse comme Isis, elle gardait encore, pour elle, en prodiguant la joie, des plaisirs trop purs et trop grands pour la faiblesse des mortels dont elle était entourée.

Tout en faisant ces réflexions, Jean sentit que le sommeil le gagnait et puis les images de Cléonice, de Myrto, de Claire, les belles comédiennes, de Furia la belle chanteuse, de Magdelaine, se brouillèrent devant ses yeux. Il se sentit comme entraîné dans une ronde magique, entendant résonner à ses oreilles les accords de l'orchestre feminin. Puis il s'endormit.

Depuis une heure environ, il sommeillait ainsi dans cet état inquiet et agité qui suit une fète, quand il fut réveillé en sursaut par le bruit d'une mousquetade.

Il se leva promptement sur son séant et prêta l'oreille. Un instant, il se crût le jouet d'un rêve. Mais des nouvelles détonations, parmi lesquelles son oreille eut bientôt reconnu le bruit d'une couleuvrine, le fit se jeter a bas du lit et courir à sa fenêtre qui donnait sur la grande cour.

Là, il vit courir, de tous côtés, les soldats du château, la plupart à demi habillés, comme gens surpris pendant leur sommeil, et sur la plate-forme des tours qui gardaient le pont-levis, il en distingua fort-bien un groupe nombreux

qui déchargeaient encore leurs arquebuses sur des ennemis postés, sans doute, au-delà du mur.

Aussitôt, il s'empressa de prendre quelques vêtements, saisit son épée, ouvrit sa porte et se mit à descendre les escaliers quatre à quatre pour arriver sur le lieu du combat.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

Des chapitres du second volume.

—

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin